

# DETECTIVE

LE PLUS GRAND  
HEBDOMADAIRE  
DES FAITS DIVERS

9<sup>e</sup> Année - N° 376

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES  
9 JANVIER 1936

DIRECTEUR :  
Marius LARIQUE

## PÉRIL EN MER



LA TEMPÊTE... LES FEMMES PLEURENT ET PRIENT...



# NOTRE VOIX



## Augmentation

A la prison de Versailles, un détenu, selon un langage convenu d'avance, heurte à petits coups la cloison de sa prison.

C'est pour offrir ses vœux de nouvel an à son voisin.

Mais son manège est surpris par un gardien sans pitié qui lui octroie incontinent une peine disciplinaire de quarante jours de réclusion.

Tiens ! le tarif des communications a augmenté, cette année, conclut philosophiquement l'homme puni.



## A vos freins !

Aux Etats-Unis, le mauvais fonctionnement des freins constitue une circonstance aggravante en cas d'accident d'auto.

Lorsqu'un agent s'aperçoit qu'une voiture ne freine pas suffisamment, il fait stopper le chauffeur, lui dresse une contravention et l'accompagne dans un garage prochain où il lui enjoint de faire exécuter la réparation sur l'heure.

Chez nous, de mauvais freins constituent une excuse sans cesse alléguée.

Mais ce sont les Américains qui ont raison contre nous.



## Ne rendez pas les poissons fous !

Ces temps derniers, un délégué — c'était parfois une déléguée — de la Société Protectrice des Animaux se présentait dans les grands magasins et demandait une audience au directeur, auquel était alors exposée, le plus gravement du monde, la nécessité de détruire les bocaux de forme sphérique où l'on enferme les poissons rouges.

Le directeur, légèrement ahuri, en demandait la raison.

C'est que de savants ichtyologues, déclarait le visiteur — ou la visiteuse — ont établi que ces bocaux ronds et ovales, où les poissons tournent sans arrêt, finissaient à la longue par les rendre fous.

Où l'amour des bêtes va-t-il se nichier ?



## Un disciple de Malthus

En flânant sur les quais, Ferragus a découvert une brochure vieille de vingt-cinq ans, dans laquelle un pédagogue connu avant la guerre, Paul Robin, enseignait à l'humanité le moyen d'éviter les naissances trop nombreuses.

Et ce moyen est plutôt inattendu. Il consiste, pour l'homme, à faire régulièrement sur sa compagne le geste auguste de l'enfant à la mamelle qui, en provoquant à la longue la lactation artificielle des seins, rend inoffensif le geste non moins auguste du semeur.

L'inventeur de ce nouveau tétage pour adultes — philanthropique, social et extincteur du paupérisme — ajoute que cette méthode n'est pas applicable par les intempérants, les excessifs de toute espèce, les buveurs de liqueurs fortes, les fumeurs, les gros mangeurs de viande crue ou faisandée.

« Elle convient, précise-t-il, aux amateurs d'eau et d'air pur, se nourrissant de fruits frais, cuits ou conservés, de lait, de légumes, de farines végétales, de pâtes, à ceux qui mènent une vie hygiénique en tout point, ont une belle activité sans surmenage, un heureux calme cérébral n'excluant pas la sympathie active pour toutes les misères humaines. »

Cela suffit peut-être à expliquer que sa méthode n'ait pas bouleversé le sort du monde.



## La voyante

Il est de coutume, au début de l'année, de consulter les voyantes.

Un ami de Ferragus s'est rendu chez l'une d'elles pour la consulter.

Il frappe à la porte :

— Qui est là ? demande, de l'intérieur, la pythonisse.

— Ça m'a suffi. Je suis reparti ! nous avoua notre ami.

## UN CYNIQUE AVEU

Il est facile, sinon élégant, d'accabler un mort. Comme on dit, il n'est pas là pour se défendre. Ce défaut de riposte marque la facilité de l'attaque, mais aussi, le mort doit se f... éperdument, dans la paix éternelle des Champs Elysées, des réquisitoires des vivants.

On se faisait cette remarque en lisant les commentaires qu'a provoqués la révélation, à l'une des récentes audiences du procès Stavisky, de la lettre de M. Charles Wurtz, président de section honoraire au Conseil d'Etat, personnage chargé d'honneurs, de titres et de décorations, qui appartient au Conseil d'administration de la Compagnie Foncière d'Entreprises, créée par Alexandre, et qu'une mort opportune, en 1932, libéra de poursuites judiciaires.

La lettre qu'il écrivit à Stavisky, le 30 octobre 1931, gisait, humble document, sous le scellé 266; la curiosité d'un avocat de la partie civile la tira de l'oubli.

Le magnifique papier ! On a tapé sur le défunt ; on l'a accablé, « posthument », des traits les plus acérés. La belle indignation ! Mais se justifie-t-elle ?

Ce qu'écrivit M. Charles Wurtz, qui passa sa vie à juger les causes les plus importantes, illustre merveilleusement les pratiques de l'époque.

Il a eu, du moins, sur tant d'autres, un avantage : celui de la franchise. Qu'on le traite de cynique, ce grand magistrat retraité, si l'on

trouve un apaisement dans l'emploi de l'épithète. Il a osé écrire ce que chacun de ses pairs, nous avons nommé les « paravents » titrés qui couvrent les conseils d'administration, pense tout bas. Il faut réciter la phrase si limpide, touchante de crapuleuse ingénuité :

« ... Je me trouve exposé, comme président, aux pires risques, à l'abri desquels ni mon passé, ni mon nom ne suffiraient à me mettre, dans certains cas : faux bilans, falsification des registres de procès-verbaux... Si j'accepte, bien à regret, ces risques, il faut, au moins, puisque les circonstances ne me permettent pas de me contenter de mes revenus, que ces risques trouvent leur contre-partie dans une rémunération substantielle... »

On ne saurait mieux montrer que ce vieillard, émouvante canaille, haut dignitaire de la Légion d'honneur, ait été tourmenté à la fois par les « regrets » et par le souci de mener une bonne vie confortable.

Ce qu'il a écrit, ce coquin qui fut au sommet de l'administration française, cent, deux cents, ou plus, parmi les anciens généraux, préfets, inspecteurs des finances, ambassadeurs, auraient pu le signer.

Ce sont eux qui, par l'aval de leur nom, de leur fonction, de leur rosette, ont permis aux escrocs de réussir.

Et, dans la répartition des châtiements, ils devraient être les mieux servis.



## Le petit vieux

La scène s'est déroulée à ... Mais nous ne citerons pas le nom de cette grande ville, proche de la capitale, pour ne pas déconsidérer sa magistrature aux yeux de la population.

C'était au tribunal correctionnel, devant lequel comparait la tenancière d'une maison spéciale qui avait été le théâtre d'une scène de pugilat assez scandaleuse.

Le président, barbiche en pointe, lorgnon en bataille, admoneste vigoureusement la matrone, sorte de Mme Angot, forte en gueule et qui tient tête.

— Il paraît, madame, que des scènes de ce genre sont fréquentes dans votre maison qui, en somme, est fort mal tenue.

— Mal tenue, mal tenue ! s'exclame la tenancière furieuse. Demandez donc au petit vieux qui est à côté de vous, il vous dira si elle est mal tenue, ma maison ! Il y vient assez souvent !

A ces mots, l'assesseur de droite, la tête plongée dans un volumineux dossier, semblait tout entier accaparé par l'étude d'un cas passionnant.



## Sursis à l'avocat

A la suite des incidents du procès des Oustachis, qui ont amené la radiation de M<sup>e</sup> Georges Desbons de tous les barreaux de France, M. Jean Odin, sénateur de la Gironde, a déposé un projet de loi tendant à retirer aux tribunaux le pouvoir de prononcer eux-mêmes la peine de suspension ou de radiation en ce qui concerne les avocats à l'audience.

Ils ne pourraient plus désormais que transmettre, sur réquisition du Ministère public, un arrêt constatant l'incident, aux fins de sanctions, au Conseil de l'Ordre du barreau auquel est inscrit l'avocat délinquant.

Si cette loi est votée, elle portera un rude coup au fameux principe du « pouvoir discrétionnaire du président ».

Mais, par ailleurs, il n'est pas contestable qu'elle rendrait beaucoup plus de liberté et d'indépendance à la défense.

Est-il permis d'augurer que le Parlement, où les avocats figurent en majorité, votera sans difficulté la loi de M. Odin ?

## L'AUTOCAR ÉVANOUÏ

Le dimanche 30 décembre 1935, à six heures du soir, un autocar roulait à 70 kilomètres à l'heure sur la route nationale N° 3, en direction de Paris.

Non loin de Meaux, il renversa deux piétons. L'un d'eux, une femme, a été tué sur le coup. L'autre est gravement blessé.

Le car meurtrier poursuivit sa route, accrocha une voiture de tourisme, la projeta dans le fossé, où ses quatre occupants furent relevés fort mal en point, et disparut.

Depuis, on est sans nouvelles de l'autocar.

L'autocar s'est évanoui, ni plus ni moins que le fameux autobus de Léon Groc.

Son conducteur ? Volatilisé ! Ses passagers ? Evaporés ! Le propriétaire du véhicule ? Fricassé !

Ni les uns ni les autres, malgré la publicité donnée par la presse à l'événement, n'ont éprouvé le besoin de sortir de l'ombre où ils se sont miraculeusement dissous.

On s'accordera à reconnaître, comme dit le bon peuple, que c'est un peu fort de café.

Mais que dire des autorités qui s'avèrent incapables de retrouver l'auteur d'un accident de cette sorte ?

Ainsi, un autocar peut circuler anonymement, un dimanche, à six heures du soir, sur une route aussi fréquentée que celle de Meaux à Paris ?

Un itinéraire d'autocar ne fait donc l'objet d'aucun contrôle, d'aucun examen, d'aucun recensement ?

Même circulant à vide, un autocar n'est pas signalé, repéré, suivi, de ville en ville et de village en village ?

Un steamboat ne peut se rendre de Calais à Douvres... que dis-je, un steamboat ?... Une chaloupe à moteur ne peut quitter un port ou y rentrer sans être signalée aux autorités maritimes, et un autocar, lui, circule à travers la France, dans un quasi-état de vagabondage !

Cette carence administrative est peut être plus grave que l'accident lui-même !

## Circulez !

Lors de la dernière session du Conseil municipal, M. Langeron a fait un important exposé concernant l'œuvre de la police, dans lequel il a accordé une large place au problème de la circulation.

C'est ainsi que le préfet de police a été amené à réclamer, au nom des automobilistes parisiens, la suppression prochaine et totale des derniers tramways, de même que l'emploi dans le revêtement des rues de matières antidérapantes.

Ceux qui circulent beaucoup en cette saison par les rues de Paris savent les dangers que représentent les rails de tramways et l'asphaltage trop lisse.

M. Langeron a, d'autre part, annoncé qu'il venait de tripler le nombre des agents motocyclistes chargés de la police de la route.

Avis aux chauffards.



## « Feu Chabanais »

Un de nos lecteurs nous adresse la coupure d'un journal qui relate une scène d'orgie s'étant déroulée dans une de ces maisons que notre collaborateur Jacques Roberti nomme « de société » et qui se termine par ces mots : « Voile-toi la face, ô Feu Chabanais ! »

Et notre lecteur ajoute : « Ferragus nous dira-t-il qui était Chabanais et quel rôle il a joué dans l'histoire de notre pays ? »

Chabanais n'est, à vrai dire, pas un homme, mais le nom d'un bourg charentais, érigé en seigneurie, qui, au XII<sup>e</sup> siècle, appartenait à la famille d'Eschivat, passa au XV<sup>e</sup> à la maison de Thouars pour être portée par Catherine de Thouars à son mari Jean de Vendôme, lequel prit le titre de prince de Chabanais, titre repris ensuite par son fils Jacques et son petit-fils François.

En 1702, la principauté de Chabanais entra, par mariage, dans une branche de la maison de Colbert.

C'est cette dernière raison qui fit donner le nom de Chabanais à une rue parisienne voisine de l'hôtel de Colbert.

Mais depuis, on le sait, le nom de Chabanais est devenu célèbre à d'autres titres.

**ADMINISTRATION — RÉDACTION — ABONNEMENTS**  
**3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI<sup>e</sup>)**

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 46-17  
 ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS  
 COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

FRANCE ET COLONIES.....	1 an 6 mois
ETRANGER (TARIF A).....	65. » 35. »
ETRANGER (TARIF B).....	85. » 45. »
	100. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "DéTECTIVE"

# L'ENFANT NU



A la demande des enquêteurs, nous publions deux photographies inédites de l'enfant dont le cadavre fut découvert à la Belle-Epine.

**L**e premier janvier, à midi, le greffier de la Morgue ferma le registre qu'il venait d'ouvrir. Aucun nom ne figurait encore sur ce sombre livre qui contiendra pourtant, en décembre prochain, l'histoire de mille trépas tragiques. Et le greffier des morts souriait à l'idée de retrouver bientôt, dans sa ville de banlieue, ses bambins comblés d'étrennes et de jouets. Car, l'An nouveau est, autant que Noël, une grande journée de joie pour l'enfance.

C'est à ce moment qu'entra, dans les lugubres sous-sols du quai de la Rapée, le cadavre n° 1.

— Encore un gosse qu'on a tué de coups ! annonça le morgueur qui accompagnait le corps. Si ce n'est pas triste de commencer l'année avec ce pauvre « loupot » !

Et des larmes perlèrent aux yeux de ce brave papa qu'est le greffier des morts, en transcrivant lentement sur le registre oblong le signalement du petit cadavre et les circonstances de sa découverte :

N° 1. — Reçu à 12 heures, le 1-1-36, un enfant nu, du sexe masculin, âgé d'environ six ans. Le corps a été trouvé ce matin à sept heures, dans un fossé de la route de Choisy-le-Roi à Versailles, à cent mètres environ du carrefour et de la gendarmerie de la Belle-Epine. L'enfant paraît avoir fait l'objet de sévices graves. La mort remonte à une semaine.

Une semaine ! répétait le greffier en refermant une seconde fois son livre ; ce malheureux petit a sans doute été assassiné le soir de Noël. Il y a donc des gens qui n'ont rien d'humain dans le ventre...



A la même heure, je téléphonais à Choisy, au commissaire divisionnaire Guillaume. Je pensais, comme tout le monde, que l'enfant nu avait été abandonné dans son fossé, par d'infâmes parents, ses bourreaux, affolés par les châtimements sévères qui attendent désormais ceux qui martyrisent leurs gosses.

— Ne parlez pas encore de meurtre, me répondit le commissaire ; les causes de la mort sont encore le secret de l'autopsie.

Intrigué au plus haut point par l'inattendu d'une piste capable de faire douter de lui, un des maîtres du quai des Orfèvres, j'accourus à mon tour, au carrefour de la Belle-Epine, sur le sinistre plateau de Thiais, dans un coin de banlieue tout encombré de cimetières et d'usines. Un détail me frappa : si l'enfant nu avait été jeté au fossé sur l'autre côté de la route de Versailles, il se serait trouvé en Seine-et-Oise et peut-être n'aurions-nous pas assisté à la remarquable enquête criminelle qui commençait.

Voilà bien le cas le plus étrange de ma carrière de médecin-légiste, me confia le discret docteur Paul. Les mains, les pieds et le bas-ventre du gamin que je viens d'examiner sont dans un état de « macération » identique à celui que j'ai toujours rencontré, depuis trente-cinq ans, sur les cadavres que j'ai vu exhumer de terre. Dois-je vous préciser en quel endroit humide, sans air, fermé comme un tombeau, cet enfant, décédé depuis une semaine, a pu être caché ?

Tout en bavardant, le docteur Paul regardait vers l'Est, où, à dix-huit cents mètres à peine, les allées de cyprès de l'immense nécropole de Thiais barraient d'un mur sombre l'horizon sans joie.



La tragique découverte de la Belle-Epine posait aux enquêteurs un cas type : c'était une de ces affaires criminelles où les policiers n'ayant pu découvrir sur un corps trans-

porté et abandonné loin du lieu du drame, aucun objet, aucun vêtement, aucune particularité physiologique susceptibles d'aider à une identification, en étaient réduits à compter sur la collaboration de la foule.

— Un tel a disparu. Je crois le reconnaître sur cette photo.

Et ils tendent aux policiers une coupure de journal. Il ne reste plus, alors, qu'à les mettre en présence du cadavre sans nom. La règle fut observée dans l'affaire de Choisy. Les quotidiens du soir publièrent, le jour même du Nouvel An, la photographie du gamin anonyme devenu le cadavre n° 1 de la Morgue. Le lendemain, la presse matinale la diffusa jusqu'aux frontières de France. Et les policiers, patiemment, attendirent.

Une journée passa, puis une seconde, désespérante. Contrairement à toutes les traditions, les enquêteurs ne reçurent aucune lettre

de chez sa mère, le lendemain non plus, ni jamais. Or, le 31 décembre au soir, emportant une lourde malle, ma locataire me donna congé en me disant qu'elle se rendait à Nice, en auto, avec son ami, un ingénieur. Comme le carrefour de la Belle-Epine est sur la route de Marseille, j'ai pensé que c'était peut-être le garçon de ma locataire qui a été jeté là-bas.

On présenta à l'hôtelier le cadavre n° 1. Il le reconnut formellement. Le lendemain, l'enfant était retrouvé vivant chez sa grand-mère, en Auvergne. Sa mère, lasse de la vie, l'avait envoyé dans sa famille, lui avait adressé une malle pleine de linge et était ensuite allée — après un pieux mensonge — se jeter à la Seine. Et, circonstance plus dramatique encore, elle occupait, quai de la Rapée, le tiroir frigorifique voisin de celui où se trouvait le cadavre n° 1.

Le lendemain, le samedi, le greffier dut



En étroite liaison avec la police judiciaire, les brigades de gendarmerie ont, sans relâche, interrogé les tribus de romanichels et compulsé les fiches anthropométriques des archives.

anonyme. Même ceux qui accusent par froide vengeance, se taisaient.

A la Morgue, par contre, le douloureux pèlerinage de ceux qui recherchaient un enfant volé ou disparu, de ceux qui s'étaient inquiétés de ne plus voir, autour d'eux, depuis dix jours, le visage familier d'un bambin, commença.

Tantôt c'était un épicer qui venait déclarer :

— Depuis une semaine, nul n'aperçut le petit garçon d'une de mes clientes...

Tantôt c'était un hôtelier qui signalait un locataire suspect. Le greffier des morts devint le confesseur des âmes troublées.

— Figurez-vous, lui raconta le vendredi, un logeur d'Ivry, que j'avais, avant-hier encore, pour locataire, une femme de mœurs légères qui vivait avec son fils, un gosse de six ans, qui ressemble au petit de Choisy comme un frère. Le jour de Noël, l'enfant ne sortit pas

ranimer une femme qui s'était affalée, sans connaissance, sur le corps de l'enfant en s'écriant :

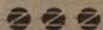
— Mon fils... Oh ! mon petit Jacques !

Les inspecteurs Lesigne et Richard accoururent. A demi-lucide, le témoin leur affirma que c'était bien son fils qu'elle venait de voir. Puis elle accusa :

— C'est mon amant, une brute, qui me l'a tué !

L'amant, en réalité, le père de l'enfant, vivait tout simplement à Charonne avec celui-ci et sa nouvelle maîtresse.

En trois jours l'Institut-Médico-Légal connut cinquante fausses alertes, reçut mille visiteurs. Le samedi 4 janvier, le cadavre n° 1, trop de fois exhumé de son cercueil de glace, était devenu noir, hideux. On posa des scellés sur la bière et dès lors, on ne présenta plus, à ceux qui venaient, que les photographies pitoyables de l'enfant sans nom.



Le commissaire divisionnaire Guillaume est l'homme des décisions énergiques. Le second jour, redoutant de perdre une seule heure de plus, il tint conseil, dans la nuit, avec ceux qui l'assistaient depuis le début de l'affaire, le brigadier chef Pigué, un redoutable traqueur de mystère, et dix inspecteurs.

Le surveillant-chef Glesner, de la prison d'Orléans, a confirmé le témoignage.

Des centaines de personnes ont demandé au greffier de l'Institut médico-légal à voir l'enfant sans nom.

Les époux Cassagran, ont cru reconnaître le cadavre : il s'agirait, selon eux, du petit Henri Lévy.



# LE MYSTÈRE



De Ploërmel à Carnac s'étend la Grande Lande, "Lann Vraz", sorte de désert broussailleux où les dernières sorcières tiennent leur sabbat.

Lorient (de notre envoyé spécial).

**D**e Ploërmel à Carnac, au pays d'Armor, s'étend Lann Vraz — la Grande Lande. Lann Vraz, c'est toute l'âpre poésie de la terre bretonne, les ajoncs d'or, les menhirs, les magiques légendes. Autour d'Auray, près de la mer, là où la lande devient plus sauvage, est Doual al Ré, la plaine des druides, sorte de désert broussailleux où de vieux manoirs et des moulins de pierre achèvent de crouler ; où, dit-on, les dernières sorcières tiennent encore leur sabbat.

C'est sur ce coin de lande désolée que plane, depuis deux ans déjà, le sanglant mystère de Kerbirio-en-Crach, qui passionne aujourd'hui toute la Bretagne, comme autrefois le mystère Cadiou, comme hier l'affaire Seznec.

Kerbirio est un hameau gros de cinq fermes dont les toits de chaume touchent le sol, un hameau perdu dans la brousse à mi-chemin entre Auray et Crach, le bourg dont il dépend.

Le samedi 18 novembre 1933, le jeune François Brochard, qui gardait un troupeau à cinq cents mètres du petit village et de la route, découvert, en fouillant les ajoncs, le cadavre d'un homme dissimulé au plus épais d'un landier en fleurs, haut de trois mètres et profond de dix.

Par la Vierge, cria-t-il, il y a un chrétien qui pourrit là-dedans !

On alerta les autorités d'Auray. Les gendarmes et le médecin arrivèrent quand déjà le brouillard et le crépuscule enveloppaient la lande. Ils crurent être tombés en pleine fantasmagorie. Devant le landier sinistre, des Bretonnes en coiffe, à genoux malgré le froid, récitaient des prières. Les hommes étaient debout, silencieux, fumant leurs pipes, tenant en main des bougies dont le vent du large couchait la flamme.

A coups de serpe, on ouvrit dans les ajoncs un passage jusqu'au mort. Comment avait-il pu pénétrer dans ce taillis ? L'homme était allongé sur le ventre. Il n'était vêtu que d'un pantalon noir trop court pour lui. Sur son torse nu avaient été jetés, roulés en boule dans une veste brune, une chemise bleue, un cache-col, un pull-over gris, une chaussette, un caleçon. Tous ces effets étaient démarqués avec soin.

On retourna le cadavre. La tête de l'inconnu, un individu de vingt-cinq ans environ, était noire. Deux petits trous à la tempe, un autre à la nuque, s'entouraient d'une croûte de sang desséché. L'œil gauche, sorti de l'orbite, pendait.

Le Parquet de Lorient ne se rendit sur la lande que le lendemain soir. Après l'autopsie de l'inconnu, le docteur Dorso donna au juge Jacobsen de rapides renseignements. Les trois balles, tirées à deux mètres, étaient mortelles. L'arme est un revolver automatique de 6 mm. 35. La mort remonte au début de novembre. La victime est très soignée de sa personne : les cheveux sont bien coupés, les ongles des pieds et des mains sont taillés en pointe.

Dans la poche droite du veston, le juge découvrit un billet de dix francs, un stylo à mine noir et rouge et un débris de papier qui portait, écrits au crayon, ces mots, dont nous respectons l'orthographe :

Surtout dit à personne que tu me voit car Jean est jaloux qu'il est revenu demain bien au cafer de la Marine.

Odette qui l'aime.

L'inconnu portait au poignet un bracelet-montre en or de grande valeur. Le cadavre

ne présentait qu'une particularité remarquable : une de ses dents, la canine supérieure droite, était aurifiée.

« Voilà, dut songer le juge, une affaire qui ne trainera pas. Ce jeune bourgeois a été victime de sa passion pour l'infidèle Odette. Grâce au billet qui échappa à l'assassin ; grâce à la montre ; grâce aux vêtements dont je vais faire publier le détail à la suite du signalement de la victime, j'identifierai très vite ce mort sans quitter mon cabinet. »

Ainsi, dis-je, raisonna le juge. Et M. Jacobsen n'a que l'excuse d'avoir raisonné ainsi pour expliquer la lourde faute qu'il a commise en ordonnant l'inhumation immédiate du cadavre.

Le lundi, à l'heure où le signalement de l'anonyme courait sur les fils des agences, un enterrement solennel avait lieu au cimetière de Crach. Béni par un prêtre, le cercueil fut déposé en bonne place à l'entrée de la nécropole. On planta dans le terre frais une croix sans nom, sur laquelle on cloua un crucifix.

Mais, à la façon des marins disparus en mer, le mort de la lande devait avoir deux tombeaux : celui où il repose et celui où l'on prie. Car, dans Lann Vraz, sur l'emplacement du landier d'ajoncs d'or que la justice a fait raser depuis, les enfants de Kerbirio ont élevé un second tumulus : une autre croix sans nom, faite de deux branches, a été piquée au centre d'un rectangle de galets nacrés rapportés tout exprès de la baie de Quiberon.



Les inspecteurs de la Brigade mobile, venus de Rennes, le 22 novembre, sur l'ordre du juge, se hasardèrent à parler d'exhumation.

Des photos, des empreintes seraient utiles...



A Auray, le petit café tenu par Mme Le Rouzic et son fils, où fréquentait Ritton.

Le billet d'Odette, la montre, le stylo-mine le sont bien davantage, leur répondit-on.

Au café de la Marine, une première déception attendait les policiers. Aucun couple d'amoureux ne s'était jamais rencontré dans l'estaminet. Mme Le Guénégal, propriétaire du débit, se souvenait pourtant que, le 2 novembre, une lettre était arrivée au café, à l'adresse d'une certaine Odette Quemeneur. La brave femme ajouta :

N'ayant jamais hébergé de locataire de ce nom, j'ai rendu la lettre au facteur.

Le facteur l'avait retournée à Vannes. C'est là que les inspecteurs la retrouvèrent. Avec une hâte fébrile, ils la décachetèrent et lurent :

Petite Odette,

Je t'écris à une adresse bien vague. C'est pour tes beaux yeux que je suis devenu assassin. Jean me barrait la route. Je lui ai logé trois balles dans la tête. Adieu.

René.

L'enveloppe, à l'en-tête du buffet de la gare d'Auray, avait été timbrée à 22 h. 15, le mardi 31 octobre. Les précisions que la lettre contenait permettaient d'affirmer que son auteur n'était autre que l'assassin ou l'un des assassins. Le crime remontait donc au 30 ou 31 octobre.

Nouvelle déception pour les policiers : l'écriture de cette lettre et celle du billet retrouvé sur le mort étaient identiques. René



La place de la Mairie, à Auray, fut le théâtre d'une mystérieuse fusillade.

et Odette ne faisaient qu'un. Odette et le ténébreux drame d'amour qu'elle semblait avoir provoqué n'était donc qu'une machiavélique invention des meurtriers pour dérouter les enquêteurs.

Le garçon de café du buffet d'Auray, Joseph Kervadec, se souvint d'avoir servi un apéritif, le 31 octobre, à 19 heures, à un client qui lui demanda du papier à lettres.

Quant à vous donner un signalement exact de ce consommateur, avoua le garçon avec franchise, ça non. Mais, si vous me mettiez en sa présence, je pourrais le reconnaître sans hésitation.

Dès les premières heures, la police avait donc sous la main un témoin précieux, capable d'identifier avec sécurité le meurtrier ou l'un des meurtriers de Kerbirio.

Des semaines s'écoulèrent sans apporter autre chose aux policiers que des indices erronés.

Le 1<sup>er</sup> décembre, M. Buré, un cultivateur de Crach, qui coupait la fougère odorante, dans Lann Vraz, donna de la faux sur un paquet de vêtements. Dans un pardessus sombre étaient ficelés des souliers bas de

couleur noire, grossièrement ressemblés, un feutre gris portant sur la coiffe intérieure les initiales L. P. Dans une poche du pardessus, on trouva une chaussette toute semblable à celle découverte sur le cadavre du landier.

Le commissaire Belin, de la Sûreté Nationale, tenta d'identifier l'inconnu de Crach à l'aide des marques retrouvées dans la montre-bracelet et dans le chapeau, qui tous deux venaient de Paris.



Au buffet de la gare, l'assassin avait griffonné une lettre que saisit la police.

A la chapellerie Edka, 16, rue du Parc-Royal, on répondit au commissaire :

Notre maison compte six succursales à Paris, pas une seule en province. Ce chapeau, d'après ses numéros de fabrication et de série, a dû être acheté au début d'octobre 1933, aux environs de la Porte Saint-Martin. Mais nos vendeurs demandent aux clients leurs initiales, jamais leur nom.

Autant le chapeau paraissait suspect et pouvait avoir prêté à un truquage quelconque de la part des meurtriers, autant la montre en or, de la marque Longines, que l'inconnu portait au poignet, pouvait fournir une piste sérieuse.

La montre 4.407.926 a été vendue en gros, en 1928, avec plusieurs autres, à M. Capy, joaillier, 16, rue Rambuteau, déclara le fabricant.

Si je m'en rapporte à mes livres, répondit à son tour M. Capy, ce bracelet-montre m'a été échangé, contre d'autres pièces de bijouterie, par M. Demartelaère, représentant, 28, rue des Archives.

La poitrine du commissaire Belin battait à se rompre alors qu'il frappait à la porte du 28, rue des Archives. Il exposa, sans détour, le but de sa visite à M. Edmond Demartelaère.

Vous jouez de malchance, répliqua celui-ci : cette montre Longines m'a été volée, à moins que je ne l'aie perdue, en juillet dernier, au stade Roland-Garros, pendant la Coupe Davis. J'ai fait une déclaration dans ce sens au commissariat d'Auteuil.

L'incident fut contrôlé. Ainsi s'effondrait l'indice sur lequel les enquêteurs fondaient les plus grands espoirs. Toutefois, l'achat du chapeau à la Porte Saint-Denis, le vol de la montre au stade Roland-Garros, l'absence de toute disparition de jeune homme répondant au signalement du mort, dans la région d'Auray, ne laissaient-ils pas supposer que l'anonyme du cimetière de Crach était un individu résidant habituellement à Paris, dans un milieu spécial : cambrioleurs.

souteneurs et invertis ? L'inconnu était peut-être un repris de justice ?

Le commissaire Belin appela Lorient :  
— Allo ! adressez-moi d'urgence la fiche anthropométrique de la victime.

Quand il eut appris l'incroyable négligence du juge, M. Belin raccrocha le récepteur, écoeuré. Nous étions en janvier. Il était trop tard pour réparer l'erreur.



Une dernière piste tint en haleine les inspecteurs rennais, à la fin de janvier. Depuis des mois, l'affaire Dufrenne défrayait la chronique et les enquêteurs, sur la foi de certains témoignages, en vinrent à penser que le drame de la lande pourrait bien être un règlement de compte entre homosexuels.

A la fin d'octobre 1933, Mme Le Rouzic, qui exploite un café sur le port de la Trinité-sur-Mer, avait servi à boire à deux jeunes gens d'allures équivoques, l'un grand, l'autre petit.

— Le plus petit cajolait le grand comme un amoureux caresse sa bonne amie, affirme Mme Le Rouzic. Ils prirent, devant chez nous, l'autobus pour Crach, à 15 heures.

Le même jour, 30 octobre, à 16 heures, Mme Méro, une solide fermière de Kerbirio, aperçut les deux jeunes gens qui se promenaient côte à côte dans Lann Vraz, non loin du landier tragique.

A 17 heures, deux garçonnets, Raymond et Maurice Le Pol, avaient cette fois aperçu le plus petit des deux individus qui s'éloignait seul, à grandes enjambées, en direction d'Auray. Où avait-il abandonné son camarade ? De là à conclure que le plus petit des deux compagnons avait assassiné l'autre et avait enfoui le corps pantelant dans le landier, il n'y avait qu'un pas, qui fut franchi. Mais le docteur Dorso intervint, son rapport général d'autopsie à l'appui :

— Mes constatations sont formelles : le



Mme le Guénégal n'avait jamais eu de cliente du nom d'Odette Quemeneur.

mort de la lande n'a jamais été un homosexuel passif. D'autre part, il est rigoureusement impossible qu'un seul individu ait pu jeter la victime dans le bouquet d'ajoncs, haut de trois mètres, où on l'a retrouvé. Deux individus au moins, deux hommes, ont seuls pu faire voltiger le cadavre par-dessus le landier. Les blessures n'ont pas saigné dans les ajoncs.

Tout laisse supposer que le meurtre s'est déroulé à Auray ; mais s'il a eu pour théâ-

**Kerbirio est un hameau de quelques fermes basses, perdues dans la brousse bretonne.**

tre cette ville de huit mille âmes, où toutes les maisons sont resserrées, où les rues sont étroites et tortueuses, il fallait que, à la fin d'octobre 1933, certains citadins aient entendu des détonations et les allées et venues suspectes d'une auto. Ces témoins se présentèrent, en effet. Tout d'abord la veuve Basta.

— Dans la seconde quinzaine d'octobre, déposa cette dame, je fus réveillée par des coups de feu tirés, place de la Mairie, sous mes fenêtres. Les claquements du revolver furent suivis d'un cri perçant poussé par une femme et bientôt arriva une auto. J'ouvris trop tard mes persiennes pour assister à la scène et je n'entrevis que l'arrière d'un taxi qui s'éloignait.

Ces détonations, ces cris, ce ronron de moteur, furent également entendus par M. Plunian, un charcutier ; par Mme Leroux propriétaire du Grand Bazar ; enfin par divers voyageurs de l'hôtel du Pavillon. Quelle heure était-il ? Dix heures ? Minuit ? Était-ce le 29, le 30 ou le 31 octobre ? Personne ne pouvait s'en souvenir.

En tout cas, il semblait résulter, de ces déclarations convergentes, qu'un soir de la fin d'octobre, un homme avait été abattu sur



La patronne de cet hôtel de la Trinité-sur-Mer croit à un drame d'invertis.

la place de la Mairie d'Auray, en présence d'une femme. Que, peu après, un taxi de la ville était venu charger le blessé, le mort peut-être.

Il ne restait plus qu'à entendre ceux que la rumeur publique avait tout de suite désignés comme les acteurs de ce drame rapide.

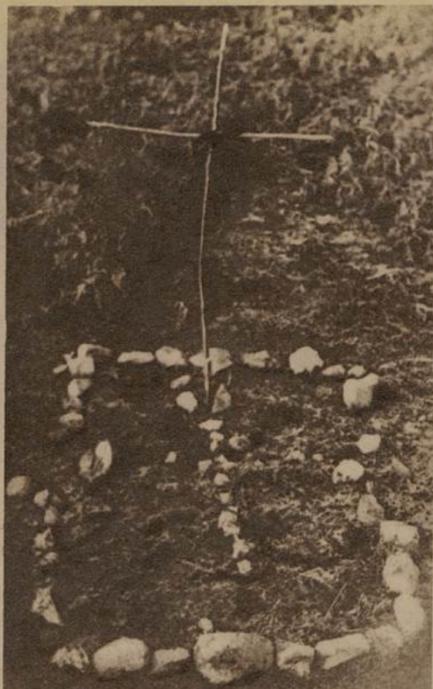
Mais le juge, au lieu de convoquer ceux que l'opinion accusait, ferma son dossier.

— Tout a été fait, dit-il. L'enquête est close.



Un an passa. Loin de se calmer, l'effervescence augmentait à Auray. Désormais, les noms, autrefois timidement avancés, étaient jetés en pâture sur les places publiques, dans les cafés, dans les boutiques. D'où venait cette soudaine assurance ? De ce que les intéressés avaient tous quitté Auray sans tambour ni trompette.

— Voyez ! expliquait la plus médisante des rumeurs. La police les a laissés s'enfuir. Pourquoi ? Parce que tous les gars qui sont dans le coup se vautraient, chaque nuit, dans la plus crapuleuse orgie, avec certaines notabilités de notre petite ville. C'est pour éviter de traîner diverses autorités dans la boue, voire devant la justice, qu'on a permis à cette bande d'assassins de prendre le large.



Deux branches liées en forme de croix marquent le lieu où gisait l'inconnu.

Les étrangers qui s'arrêtaient à Auray étaient eux-mêmes mis au courant des dessous graveleux de l'aventure. C'est ainsi qu'un marchand de biens de Vannes, M. Ogé, et son chauffeur se sentirent soudain, pendant leur séjour à Auray, l'âme d'habiles détectives et ils résolurent d'approfondir l'histoire de la fusillade de la place de la Mairie.

Rentré à Vannes, M. Ogé raconta, au correspondant de l'Ouest-Journal de la ville, les surprenants résultats de son enquête, qui avait abouti à l'identification de l'assassiné de Kerbirio. Ceci se passait le 8 août 1935.

Plein de foi en son interlocuteur, le journaliste vannais rédigea aussitôt, sous la dictée du policier amateur, un article sensationnel, bien propre à émouvoir tous les gens de Lann Vraz. Toutefois, il taisait les noms et de la victime et de ses assassins. N'ayant pas les mêmes scrupules, on verra pourquoi, je résume ici l'enquête du marchand de biens et de son chauffeur.

« A la fin d'octobre 1933, Fabien Mettenhoven, dont la famille habite Auray, et Henri Martin, dit Ritton, un Belge, arrivaient ensemble dans la petite ville. D'où venaient-ils ? De Paris. Pourquoi ? Pour écouter, dans les campagnes bretonnes, des bijoux volés.

« A Auray, les deux hommes descendirent dans un café « où on ne s'en fait pas », c'est-à-dire chez la mère Le Rouzic, dont le fils, Pierre, était chauffeur de taxi.

« Le 30 octobre, les deux hommes, qu'accompagnaient deux femmes et le chauffeur, se prirent d'une mauvaise querelle, vers minuit, place de la Mairie. Fou de colère, à un certain moment, Ritton sortit son revolver et tira à trois reprises sur Mettenhoven qui s'écroula, tué net. L'amie du malheureux poussa un cri terrible et tomba en syncope.

« Que faire ? Se taire, ordonne Ritton, et faire disparaître le corps de Mettenhoven au plus vite. Le Rouzic court chercher son taxi, charge le cadavre et la femme évanouie et rentre à l'hôtel que tient sa mère. « Là Ritton démarque avec soin les vêtements de celui qu'il a abattu et, la mise en scène achevée, le taxi part vers la lande avec son lugubre fardeau.

« On devine la suite. A la première alerte,

« la femme Le Rouzic vend son hôtel ; le fils Le Rouzic, son taxi. Ritton, lui, est reparti depuis longtemps pour Paris, avec les deux femmes. Et Mettenhoven n'est plus qu'un cadavre sans nom qui disparaît dans l'oubli ! »

On pense que les lecteurs de l'Ouest-Journal attendirent la suite de ces révélations avec une certaine impatience. Mais cette suite ne parut ni le lendemain, ni le surlendemain, ni jamais. Je crois même qu'un entrefilet discret annonça que les deux détectives n'avaient pas recueilli toutes les preuves voulues.

La vérité est que nos deux policiers amateurs furent entendus par M. Lepage, l'excellent commissaire divisionnaire de la Brigade mobile de Rennes.

— Ces deux braves hommes, m'a dit M. Lepage, durent m'avouer que leur bonne foi avait été surprise. Et jugez comment : Mettenhoven, que M. Ogé identifiait avec le mort de la lande, est en parfaite santé ; Ritton, de qui certains voudraient maintenant faire la victime, a été aperçu plusieurs fois depuis 1933. Le chauffeur Le Rouzic vient de se marier et d'installer un garage à Belle-Ile.

Les trois héros de l'histoire étant entièrement hors de cause dans l'affaire de Crach — la police les ayant entendus bien avant que leurs noms ne courent dans le public — je n'ai donc aucun scrupule à parler d'eux sans détour.



Les habitants d'Auray auront tout de même bien du mal à renoncer à la piste Mettenhoven-Le Rouzic, qui permettait de tout expliquer avec une apparence de saine logique.

Ainsi s'effondre, pour les habitants de l'arrondissement de Lorient, déjà émus par l'assassinat du père Le Montagner, à Keryado, et par celui de Mme Calvar, à la Maison-Rouge, meurtres dont les auteurs ne seront jamais châtiés bien qu'ils soient connus, une des dernières chances de voir s'éclaircir le mystère de la Grande Lande. Il faudrait tout de même savoir sur qui furent tirés les coups de feu entendus par la veuve Basta, en octobre 1933. Il faudrait se renseigner discrètement sur les mobiles qui ont poussé deux jeunes gens de la bonne société alréenne à contracter un engagement dans la marine, engagement qui a brisé net leurs études, quelques jours seulement après la découverte du cadavre de Kerbirio.

« J'en sais trop. Je dois parler... » aurait écrit un des deux engagés à l'un de ses anciens maîtres. Ce jeune homme, vaincu par les remords, parlera-t-il à son retour à Auray ? Ce secret du marin qui navigue sur les mers lointaines paraît bien rocambolesque.

Il ne faut pas oublier non plus qu'à Vieux-sur-Ardèche, au col de la Faucille et, tout récemment, à Bayeux, des cadavres à demi-nus ont été découverts cachés dans des taillis ou dans de hautes herbes. Chaque fois, la police reçoit d'étranges lettres ; chaque fois, les vêtements sont démarqués et le corps ne présente jamais aucun signe distinctif. La Sûreté Nationale, qui pense que plusieurs de ces drames seraient liés entre eux, espère parvenir à identifier le mort de Kerbirio d'une façon tout à fait inattendue.

Mais, à l'heure actuelle, le mystère d'Auray demeure parfait. Après deux ans et deux mois, l'enquête ouverte sur le crime de Kerbirio en est exactement au même point. Le landier d'ajoncs d'or repousse déjà sur son secret. En Armor, les imaginations sont vives. Dans dix ans, l'horreur de ce sanglant mystère sera oublié et Lann Vraz, la lande des sorcières, comptera seulement une légende de plus.

Emmanuel CAR.

# DE KERBIRIO

# PÉRIS EN

**D**EPUIS dix jours la tempête, les tempêtes, toutes les tempêtes déferlent sur les côtes occidentales de l'Europe. Les ouragans dévastent le ciel, les torrents dévalent des montagnes, les arbres se couchent, les fleuves gonflent, éclatent, envahissent les vallées, isolant les villages, coupant les voies ferrées. Il y a un moment où l'organisation industrielle, scientifique, où la civilisation s'incline devant son seul ennemi : l'élément. On va de Paris à Bordeaux par un train électrique en quelques heures, parbleu ! Tout est prévu pour qu'il n'y ait pas un retard de cinq minutes. Tout, sauf que l'eau, lentement, puissamment, avec cette sorte de sérénité que donne l'impossibilité de la résistance, envahisse une gare. Une seule. Vingt centimètres d'eau sur un quai dans la campagne et toute la belle mécanique est déréglée. C'est la force aveugle du destin, ou bien pour ceux qui croient à l'intelligence de la Providence, c'est le jeu des puissances supérieures, le défi à notre misérable effort humain, le rappel à l'ordre et l'avertissement.

Soit, l'inondation, le cyclone, dans les terres, sont rares. On compte les années. Pour que cette inquiétude, cette lutte deviennent permanentes, visibles, chaque jour, il faut aller sur les côtes. La France, proue de l'Europe, affronte l'océan Atlantique. Sa pointe, faite de roches dures, hargneuses, désolées et hardies, s'appelle la Bretagne. Faite pour toujours lutter et sans éclat et sans profit, elle a engendré une race à son image, une race d'hommes qui n'ont au cœur que deux sentiments : le rêve et le courage ; de femmes qui connaissent seulement l'espoir, la tendresse et la résignation. Sur tous les bords du large promontoire que l'Europe et la France poussent dans la houle Atlantique vit un étrange peuple qui naît, espère, besogne et meurt dans une seule légende, une seule loi, une seule devise : « Au péril de la mer ».

C'est un fait divers énorme, permanent, le plus émouvant, parce que le drame se passe entre des gens au cœur pur et un ennemi tenace, aveugle et pourtant tendrement chéri.

La littérature, le talent, la foi, lui ont fait un sort éclatant, depuis longtemps. Il ne s'agit, ici, ni d'enluminer des images populaires trop connues, ni même de tourner avec piété les pages de *Pêcheurs d'Islande*. Rien, rien qu'en cette époque de cruauté inutile, de férocité facile, d'égoïsme, de lâcheté que de présenter les modernes, les actuels héros volontaires du seul drame légitime.



Au moment d'entreprendre ces récits, ces comptes rendus d'une action saignante, il me revient une image qui est de douceur et de joie, une image de qualité.

Il me souvient, il y a quelque temps, d'avoir assisté à Saint-Malo au départ des Terre-Neuvas, de la flottille de goélettes à voiles qui vont passer la moitié d'une année sur les bancs brumeux de Terre-Neuve et d'Islande.

Depuis Pierre Loti, hélas ! la flottille a maigri. Voici déjà plusieurs saisons, des armateurs ont mis à la mer des chalutiers à moteur qui ralfent en quelques jours le meilleur de la pêche. C'est le progrès, c'est légitime et c'est même humain. L'une après l'autre les goélettes désarment. Beaucoup résistent. C'est qu'on n'enlève pas aussi facilement à une race sa raison de vivre et la tradition léguée. Une goélette ne dépense rien. Pendant six mois son équipage vit de conserves et de poisson. Le vent, la mer, Notre-Dame d'Auray, font le reste et tout le poisson ramené au port fait le bénéfice. Un bénéfice moyen de deux mille à trois mille cinq cents francs par homme, pour une campagne, c'est-à-dire pour une année. La merveille, le miracle leur donne quatre à cinq

mille francs. Il faut que la femme et les enfants vivent avec cela pendant l'absence de l'homme et que toute la famille subsiste pendant les mois d'inaction. Certes, la femme et les enfants, dès qu'ils tiennent sur leurs jambes, vont à la pêche à la crevette ou aux coquillages dans la rocaille de la marée basse. Ils y gagnent cent sous par jour. C'est infime. C'est énorme. Au pays de Bretagne, une femme de marin nourrit ses loupis avec cent sous par jour. La part de prise de l'homme quand il rentre paiera le loyer, l'impôt, le minimum de vêtements, le feu et la maladie.

S'il rentre. Il ne rentre pas toujours. Ils le savent. Pensez maintenant aux revendications sociales des ouvriers, des paysans et des fonctionnaires. Soit ! D'accord ! Vous êtes chômeur à dix francs par jour. Vous êtes pensionné, diminué par les décrets-lois. Vous ne pouvez pas donner à votre gosse la paire de souliers dont il a besoin, vous ne pouvez avoir qu'un complet par an, vous n'allez au cinéma qu'une fois par mois. Bon, je suis avec vous, mais voulez-vous penser une minute aux gars de Paimpol et de Douarnenez dont les loupis portent des sabots et les vieux maillots recoupés de leur grand-père et où les hommes quittent leur foyer six mois par an pour jouer leur peau, à pile ou face, pour trois mille francs. Vou-

lez-vous penser que ceux-là, les inscrits maritimes, qui composent les équipages des sous-marins et des cuirassés et les contingents de fusiliers marins, c'est-à-dire ceux qui en bavent, comme tout le monde en temps de guerre, et plus que tout le monde en temps de paix ! C'est une drôle de race, je vous le jure !

Les vieux, ceux qui ont fait trois cents mois de navigation (vous n'imaginez peut-être pas ce que ça représente, trois cents mois de navigation sur toutes les mers, sous toutes les latitudes), ont une retraite de 4.200 francs. Vous les voyez, les vieux, sur les quais de Lorient, ou de Brest, ou des villages héroïques, avec leur chandail, leur casquette plate, leur pipe, leur visage sculpté dans une châtaigne, leurs yeux bleus tellement jeunes, qui cherchent le soleil en traînant les pieds et passent des journées entières à regarder au fond de la mer défilier les voiles claires. Eh bien, vous savez ce qu'ils font de leur retraite, de leurs quatre mille deux cents francs. Eux n'ont besoin de rien. Une soupe un peu de tabac. Leurs sabots, leurs vêtements de gros drap sont inusables. Ils aident, ils nourrissent leurs enfants, les jeunes ménages, quand l'homme pleure de rage impuissante parce que la sardine ne se vend pas ou que le bateau est trop vieux pour prendre la mer.

Gens de Bretagne ! On les dit, quelquefois avec mépris ou avec regrets « conservateurs », que voulez-vous qu'ils soient, eux qui vivent entre des éternités ? Leurs pierres, leurs dolmens millénaires, la mer, toujours recommencée, leurs légendes héroïques et leurs prières, transmises par les générations.

Je me revois donc à Saint-Malo le jour de la fête du départ. Il y a deux grands événements au pays des marins d'Islande. Le départ et le retour. Mais le départ seul est un fait précis. Le retour n'est qu'un espoir et une chance.

Je vois toutes les goélettes peintes de frais et les oriflammes de pauvre étamine sur toutes les drisses. Et tout le monde en habits de fête, et les belles coiffes tuyautées et les pantalons lavés, les maillots neufs. Et la bière et l'alcool qu'on sert sans mesure dans les cafés. Et la procession, qui, à travers les rues tortueuses, descend de la cathédrale et l'évêque qui vient bénir les bateaux. Et puis, le soir, après de grands cris, de grands rires étranglés, les goélettes qui prennent la mer, l'une après l'autre, les femmes qui restent là, stupides, avec leurs habits de fête et leur pauvre geste mécanique d'adieu.

# MER

Parce que, dans ce pays, la sécurité, le repos, le bonheur se cachent, s'excusent. La grande fête coïncide avec le commencement de la peine, de l'anxiété et de l'attente résignée.

A l'époque fixée par la tradition et la saison, les femmes commencent à passer des heures et des heures sur les jetées, patientes, les mains croisées sur leur ventre, leurs jupes de laine noire collées contre leurs jambes, par le vent du large. Une après l'autre, les voiles blanches apparaissent. La *Sainte-Vierge*, la *Marie-Jeanne*, *Les Deux frères*, la *Bonne-Sainte* entrent dans le goulet. Les jours passent. Il ne restent bientôt plus devant l'éternel calvaire de la grève, que quelques femmes, puis que trois ou quatre. Celles-là attendront toujours. Déjà le maire, le curé sont venus les supplier de rentrer à la maison. Il n'y a plus d'espoir. La belle *Jeannette* ne reviendra plus. Elles s'obstinent, restent-là, muettes, glacées, balbutiant des litanies. Car les femmes de Bretagne ne savent pas pleurer. Elles ne savent que prier.

Ce sont les tragédies depuis longtemps entrées dans la légende de la grande pêche. Il en est d'autres. Dans tous les villages de pêcheurs, dans l'église entourée du petit cimetière, des plaques sont posées : « Priez Pour Jean-Marie, ou pour Yvon, péri en mer. » Et ce ne sont pas seulement les noms des hommes de Terre-Neuve et d'Islande qui sont là inscrits. Chaque jour, sur les côtes mêmes, amène son deuil et sa victime. Une majorité de pêcheurs tente de gagner sa vie avec le travail local, quotidien, et parmi ceux-là aussi la moisson de morts est abondante. Et c'est même peut-être ici que le drame est le plus perceptible, le plus émouvant, parce qu'à la fois la cruauté et l'espoir sont à bout de bras, où la mort et le courage sont visibles. Car, si près du port il y a un recours contre le destin, c'est la ténacité, l'énergie de la race qui l'a inventé, c'est le sauvetage.

Cette semaine, je ne veux vous montrer que le désastre. La prochaine fois, je vous parlerai du sauvetage.

Un drame, tout seul, le dernier en date, qui, à lui seul, vaut une longue énumération. Une image symbolique.



La Noël approche. Le temps est dur sur l'extrême pointe de la Bretagne. Les pêcheurs hésitent à partir. Pourtant une randonnée se prépare. Il y a un bateau, *l'Avenir-du-marin*, qui est vieux. C'est une « pinasse » à moteur. Il a déjà une fois été désarmé. On l'a remis en état, on l'a confié au patron Seveno. Etienne Seveno a quarante-cinq ans. Il est de Billiac, en Sarreau. C'est un marin sans reproche, qui connaît chaque passe, chaque roche de son pays. Il embauche un équipage neuf. Et à son appel six hommes accourent, des villages d'alentour. Il y a Dominique Souffer, un mécanicien de Quimperlé, Joseph Philipon, de Névez, François Peron, de Prégauac, Joseph Tonnerre, de Groix, Vincent Guegen, de Locmiquelic, Théophile Le Lamer, de Kervelay-en-Phouhinec. Tous ont entre trente et trente-cinq ans, tous sont mariés, sont pères de famille. Le patron a deux enfants, Souffer deux aussi, Philipon un, Peron un, Guegen deux, Le Lamer quatre. Sauf pour le patron Seveno, dont les enfants ont l'âge où l'on se débrouille, aucun des autres n'a dix ans. Le plus jeune fils de Le Lamer a quatre mois. Joseph Tonnerre vient de se marier. On a joué le biniou et la viole sur la place de Groix. Sa femme a dix-neuf ans.

**Le vent souffle. La mer est en furie. La temête fait rage et sème les deuils dans les foyers.**

On a armé le bateau, dans l'allégresse. Six garçons jeunes autour d'un vieux dur à cuire. On fera du bon travail. Un matin, Philipon amène une bouée, une vieille bouée, à la toile racornie et délavée. C'est une épave. Elle porte le nom de la *Marie-de-Dieu*, qui a sombré l'hiver dernier au large de Groix. La mer a rejeté la bouée.

— Elle vous portera malheur. Ne prenez pas avec vous une bouée qui porte un nom de mort, dit un vieux, sur le port.

Philipon éclate de rire. Et de l'autre côté de la bouée il inscrit avec application, au goudron, le nom de *l'Avenir-du-marin*.

C'est la veille de Noël. Si on parlait. Il n'y a personne, ou presque, en mer ; le poisson se vendra. Les sept hommes se réunissent. Le temps n'est pas beau. Les prévisions sont pessimistes. Mais s'il fallait se fier aux prévisions. Et après ! Même si on prenait un coup de chien, on est garçon à se défendre non !

Les femmes ont pâli. Timidement, elles essaient leur chance. C'est le soir de Noël, tout à l'heure. Que les hommes retardent le départ de deux jours. La nuit de Noël est sacrée. Les gosses sont là.

— Préférez-vous, les femmes, que nous mangions de maigres saucisses grillées au coin du maigre feu la nuit de réveillon, ou que nous rentrions, le 25, au son des cloches, avec une part de cinq cents francs chacun ?

Les femmes baissent la tête. *L'Avenir-du-Marin* quitte le port de Kéroman.

La nuit de Noël se passe, sans les pères.

Le 25, au petit jour, Gildas Mentec pêcheur de son état, passe sur la grève, devant Port-Louis, lorsqu'il aperçoit des morceaux de bois. Il s'arrête, hésite, cherche et, finalement, trouve une bouée. A peu près à la même heure, un chasseur d'oiseaux de mer, Germain le Bene, de Gâvres, rencontrait, devant Gaous, au milieu des rochers, des épaves, des objets de bord, des vêtements de marins éparpillés, déchiquetés, toute la panoplie sinistre du naufrage. C'est tout ce que la mer rend, de *l'Avenir-du-Marin*.

L'alerte donnée, les veilleurs des sémaphores sondèrent en vain la mer, scrutèrent chaque lame qui déferlait au rivage. Le soir de Noël, le glas sonna dans cinq villages et les voisins, autour des nouvelles veuves cessèrent de parler d'espoir.

Pour rentrer à Lorient, il y a deux passages, deux passes, séparées par l'île de Groix. Celle d'ouest, pratiquée par les navires d'une manière habituelle, et celle d'est, très étroite, que les pêcheurs prennent pour gagner du temps, avec leurs légères barques maniables, et qui leur permet d'arriver les premiers à la « criée » du poisson. Depuis longtemps, les patrons pêcheurs et les syndicats demandent l'amélioration et l'aménagement de cette passe mortelle. Deux écueils la défendent : les Errants et les Gâvres, de sinistre renommée. Ils sont mal couverts par le feu à secteurs multicolores des Trois-Pierres. Il suffisait peut-être de faire de la bouée sonore de Bastresses une bouée lumineuse. On y pense depuis longtemps. En attendant, la mort frappe aux maisons du rivage.

Les épaves continuent d'être rejetées à la côte. C'est une botte à moitié coupée au couteau, une bouée à laquelle une cravate est liée, le veston du mécanicien Souffer.

Des femmes, la nuit du réveillon, ont entendu des cris, au large. Et, cette nuit-là, un raz de marée est passé, le plus violent que l'on ait connu depuis longtemps.

Le drame est facile à reconstituer. Le temps est décidément trop mauvais. Seveno décide de rentrer. Il fait nuit encore. Ils s'approchent des passes, mais le raz de marée les prend, les jette contre les impitoyables Errants. Le bateau est littéralement mis en miettes. Chaque homme dans l'eau hurlante, tente sa chance. Le patron, alourdi par ses bottes, tente de les déchirer à coups de couteau. Un autre s'attache à une bouée avec sa cravate. Ils ne sont qu'à un mille ou deux de la côte. C'est encore trop. Leur résistance, leur agonie ne doivent pas être longues. Les longues lames luisantes les recouvrent bientôt.

Les retrouvera-t-on jamais pour qu'ils aillent dormir dans le petit cimetière ? Probablement pas. Ils devront se contenter de la plaque dans l'église : « Péri en mer. » On a même retrouvé sur la plage rocailleuse, le poisson qu'ils avaient pêché, leurs pauvres objets personnels, tout, sauf leur corps.

On a même retrouvé cette bouée qui portait, d'un côté, le nom de la *Marie-de-Dieu*, et, de l'autre, *l'Avenir-du-Marin*. Qui osera ramasser une troisième fois l'épave marquée pas la mort, y peindre un troisième nom ?

Sept veuves, dont une de dix-neuf ans, treize orphelins.

La semaine prochaine, je vous dirai la vie sur la côte bretonne, les amitiés brisées par la mort, la fraternité qui unit les gens de la mer dans l'amour de la mer et contre sa cruauté aveugle. Je veux seulement, pour finir, rappeler la catastrophe de 1930, qui vit 182 victimes en même temps. La tempête dura plusieurs jours et fut effroyable. Rares furent les bateaux qui, surpris au large, purent rentrer, s'échouer à la grève, et les équipages qui, sortis de cet enfer, remercièrent le ciel. Il y eut, la semaine d'après, entre deux cérémonies funèbres, un immense cortège de Pardon au sanctuaire de Notre-Dame-d'Auray. Pendant ces nuits terribles, Concarneau perdit quatre bateaux, Douarnenez cinq, Groix six, Lorient, Etel, Port-Louis, douze.

A Port-Louis seulement, des ex-voto rappellent le souvenir de la *Joséphine-Madeleine* du Micham-Biam, du *Louis-Marie*, de la *Sainte-Anna*, de *l'Ami-des-Jaloux*, du *Pierre-Hélène*, qui portaient quarante hommes et qui ne rentrèrent jamais.

Noms de bateaux, noms symboliques, pieux reflets d'une amitié ou d'une tendresse, noms dont on ferait simplement, en vous ajoutant l'un après l'autre, un long et admirable poème ; vous soutenez la foi de l'équipage, vous ne le sauvez pas toujours.

Devant les Errants, un de ces hivers, un chalut était en détresse, qui s'appelait, *On-arrive-quand-même*. Les lames passaient par-dessus le pont. Ils luttèrent toute la nuit. Et, en effet, il arriva quand même au port à l'aube. Mais, à l'appel, il manquait trois hommes que la tempête avait gardés.

(A suivre.)

Paul BRINGUIER.

(Reportage photographique « DÉTECTIVE » J.-G. SERUZIER.)



Dans le village de Gâvres, où le flot déchainé a déferlé, des épaves se sont échouées.



Voici la bouée de "l'Avenir du Marin" le chalutier englouti avec tout son équipage.



Parmi les veuves frappées par le sort, la femme de Le Lamer reste avec quatre enfants.



Pour tenter d'échapper à la mort, l'une des victimes avait coupé ses bottes de caoutchouc.



La femme du marin Guegen, péri en mer, devra élever deux petits orphelins.



La colère des flots s'est enfin calmée... A Locmiquelic, les marins s'apprentent à repartir.



Et dans "l'Abri du marin" de Douarnenez, les pêcheurs oublient leur dur destin.

La police avait beau multiplier les rafles, le gros gibier passait au travers.



#### IV. — LA MAIN NOIRE CONTROLE LA POLICE. - UN SOIR A SANTA-FÉ. - DEUX CHEFS : DON CHICHO GRANDE; DON CHICHO CHICO, OU COMMENT UN FRANÇAIS DEVINT LE MAITRE DE LA TERRIBLE BANDE (1)

**D**E tous les rendez-vous qui me furent consentis, durant mon séjour à Rosario, rendez-vous toujours précédés de promesses réticentes, de négociations laborieuses, de précautions de toutes sortes, celui qui me fut accordé ce jour-là ne fut pas le moins émouvant.

Vous approchez maintenant, m'avait-on dit, des points névralgiques de votre enquête. Vous avez jusqu'à présent réuni les documents concernant l'activité de la mafia en Argentine. Cette activité, vous l'avez noté, s'est surtout manifestée depuis quatre ans. Jusque-là, les tentatives d'extorsion ne formaient que des cas isolés. A Buenos-Aires même, on ne peut pas affirmer que les mafiosos qui opèrent faisaient partie d'une seule bande. C'est à Rosario, à Rosario seulement, qu'on a pu constater l'existence d'une véritable organisation secrète, ayant ses rites, ses lois, sa discipline. Les chefs de cette vaste organisation sont restés longtemps mystérieux. Comment les démasquer? Comment les confondre? Ils ne participaient jamais directement aux attentats qu'ils ordonnaient. Il n'avaient de contact avec leurs hommes de main que par des émissaires. Ils régnaient, invisibles et respectés, sur l'étrange et ténébreux réseau dont les tentacules s'étendaient de la pègre des bas-fonds aux plus hautes sphères de la société. Car vous pensez bien qu'il était fatal qu'une organisation aussi puissante que la Mafia finisse par trouver auprès de certains hommes politiques peu scrupuleux, auprès de certains fonctionnaires aigris ou corrompibles, un appui et même une sorte d'alliance. Donnant, donnant : contre la promesse de l'impunité, la Mafia apportait dans les luttes de partis le poids de sa redoutable influence. On peut aujourd'hui affirmer, sans être taxé d'exagération, que la Mafia a été souveraine à Rosario comme elle l'avait été jadis en Sicile, que son pouvoir s'exerça au-dessus des autorités et que la protection qu'elle trouva dans certains milieux fut un facteur important dans la terreur qu'elle inspira et qu'elle inspire encore...

L'homme qui m'avait ainsi parlé paraissait en savoir plus long qu'il n'en voulait dire. C'était un homme encore jeune, malgré la courte moustache poivrée de gris. Il touchait de près, par sa situation, le monde de la Justice. Mais je ne peux dire s'il était avocat ou magistrat. Je n'avais eu avec lui qu'une courte entrevue. Deux jours après, il me faisait demander à mon hôtel...

Dès que je fus en sa présence, je remarquai sa pâleur, et, dans sa voix, ce léger enrouement qui trahit chez certains êtres une émotion difficile à contenir :

— Par faveur, suppliait-il, n'allez jamais publier mon nom... Je serais un homme mort, si vous révéliez qui vous a dit ce que j'ai consenti à vous dire... Pour ma femme, pour mes enfants, donnez-moi votre parole...

J'acceptai, non sans ajouter qu'il exagérait sans doute le danger qu'il courait. Les mafiosos importants étaient en fuite, beaucoup étaient en prison, que craignait-il ?

Son regard, son regard brûlant d'une lueur inquiète, me fixa un instant ; puis, d'une voix sourde, il poursuivit :

— Si vous saviez ma responsabilité, si je vous montrais les lettres de menaces que je reçois chaque jour pour faire libérer ceux qui ont été inculpés dans les récentes affaires de rapt, de séquestration et d'extorsion de fonds... Savez-vous qu'un de vos confrères a été exécuté pour en avoir trop dit !... La loi de l'Omerta ne pardonne pas aux gêneurs...

Il y eut un nouveau silence. Mon interlocuteur sortit de sa poche une liasse de journaux et les étala sur ma table.

— Voilà, dit-il, lisez tout cela, vous verrez, vous comprendrez...

Il était vrai qu'à la suite de la série des attentats qui avaient eu pour théâtre la province de Rosario, les journaux de Buenos-Aires, et notamment le journal *Crítica*, avaient engagé contre la Mafia et ses agissements des campagnes violentes que ni les menaces ni les sollicitations n'avaient paralysées. Les accusations étaient graves : on reprochait à la police non seulement son impuissance et sa maladresse, mais encore sa complaisance.

##### LA MAFIA CONTROLE LA POLICE

écrivait en tête de son article un courageux reporter, Silvio Alzogaray, qui, depuis des semaines, enquêtait à Rosario, mêlé à la *hampa* (à la pègre) de cette ville.

Il avait trouvé pour cette tâche un auxiliaire précieux dans la personne du chauffeur de taxi Gonzalès. Gonzalès avait appartenu, comme chauffeur, au département de la Policía. Il avait ainsi assisté à la reconstitution de certaines affaires et avait été le témoin de certaines confidences. Il en avait commencé la révélation au journaliste, lorsque l'inévitable drame survint : un soir, on trouva Gonzalès poignardé au volant de sa voiture, dans une rue de Rosario, calle Larrea. Deux coups violents lui avaient été portés dans les reins. Sur les vitres du pare-brise, ces simples mots avaient été tracés : *Premier avertissement.*

« J'accuse la Mafia et la police d'avoir perpétré ce forfait », écrivit le lendemain le reporter.

Et, commentant les rafles monstres que, chaque nuit, la police effectuait dans les quartiers populaires, il ajoutait :

« Pour calmer l'indignation publique, la police essaye de créer une diversion politique en persécutant les ouvriers aux idées avancées, en procédant à l'arrestation en masse d'honnêtes travailleurs italiens.

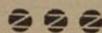
« Pendant ce temps-là, les chefs de la Mafia sont libres. Ils se promènent ostensiblement dans les rues de la ville. Ils s'affichent dans les cafés, alors qu'ils sont l'objet de mandats de capture ! Honte à ceux qui tolèrent ce scandale pendant que la population vit dans l'angoisse de nouveaux coups de main, tandis que les crimes impunis se multiplient ! »

Tant d'audace devenait gênante. Une jolie fille — celle qui devait être surnommée la Madone des Maffiosos — lui fut adressée. Elle avait, disait-elle, une importante communication à lui faire. Elle était officiellement déléguée par le chef de la Main Noire. Elle venait transmettre au journaliste l'ordre impérieux de cesser immédiatement toute campagne et de retourner, le jour même, à Buenos-Aires.

Pour toute réponse, Silvio Alzogaray se mit à rire et, le lendemain, il relatait dans son journal l'étrange intervention de la belle messagère. Cet article, comme les précédents, fit sensation. De Buenos-Aires, on comprit le danger qu'il y avait à braver ainsi la redoutable association. Sollicitée pour accorder sa protection au fougueux reporter, la police de Rosario insinua que le mieux serait de suspendre pour quelque temps les articles, car ils ne pouvaient que nuire aux recherches entreprises.

Une fois de plus, il fut passé outre à ces recommandations. Alors, un matin qu'il rédigeait son article à l'intérieur d'un café, Silvio Alzogaray fut appelé au téléphone par le garçon. Il se leva sans méfiance et, comme il traversait le couloir donnant accès à la cabine téléphonique, une salve de coups de revolver le foudroya net.

L'assassinat fit grand bruit. Des rumeurs contradictoires circulèrent. La police suggéra que l'attitude du reporter n'avait pas été correcte jusqu'à la fin, qu'il avait tenté de faire chanter la Mafia, et comme d'habitude le mystère ne fut jamais éclairci... Une foule énorme accompagna à Buenos-Aires le convoi funèbre du malheureux journaliste.



Comment n'aurais-je pas songé à cette navrante histoire à quelques jours de là, alors que je naviguais sur le rio Parana, dans une vedette poussièrre et pétaradante ? J'avais manqué le dernier bateau qui relie d'un service régulier Parana à Santa-Fé. Ce canot, qui évoluait, à la nuit tombante, dans les eaux du port, s'était offert providentiellement. J'acceptai d'y prendre place moyennant trente pesos, ce qui n'était pas donné. Le pilote était un grand diable d'Allemand aux cheveux roux, un *gringo*, comme

Graziella, la Madone des mafiosos, fut envoyée au journaliste Silvio Alzogaray pour lui intimer l'ordre de cesser sa campagne.

# LA MAFIA

on nomme ici tout immigrant. Son compagnon, un Indien du Chaco argentin. Avec son teint de cuivre, son œil bridé sous les lourds sourcils, je l'aurais vu mieux à sa place, drapé du *poncho* traditionnel, derrière un troupeau de bêtes à cornes, que guettant sur les eaux sombres du fleuve les feux de balise qui s'estompaient dans la brume. Des moustiques, attirés par le fanal de notre embarcation, bourdonnaient dans nos oreilles et nous dévoraient consciencieusement la peau. Tout cela était déjà suffisamment sinistre, avec cette nuit ouatée de brouillard, cette nuit aveuglante... Et soudain, comme nous contournions une île hérissée de hauts fourrés, une grande masse flottante surgit devant nous : une sorte de

Cacciatore, un mafioso détenu, avait dénoncé son chef. Il fut frappé d'un coup de poignçon au cours d'une corvée.



Jean Galifi, surnommé don Chicho Grande (François-le-Grand) succéda à Cuffaro à la tête de la Mafia.

bateau-mouche gigantesque, rutilant de lumières comme un casino en fête. D'un violent coup de barre, nous virâmes de bord. Il était temps. L'énorme bateau de rivière qui, venant du Paraguay, descendait sur Buenos-Aires, glissa si près de nous que nous sentîmes passer sur nos têtes le halètement de ses machines... Nous n'avions pas encore repris notre souffle quand nous nous engageâmes dans l'étroit canal qui conduisit au port de Santa-Fé, et dont quelques lumières clignotantes signalaient au loin le terminus.

Nous arrivâmes enfin. Mais, à ma vive surprise, le canot, au lieu de se diriger vers la jetée, piqua droit sur les lagunes qui longent le fleuve.

— Eh bien, où allez-vous ? m'écriai-je. Nous n'avons pas l'autorisation d'abor

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 373.



der à quai, répondit le pilote sans s'étonner.

— Alors, nous allons aborder dans ces lagunes !

— Si nous le pouvons...

De multiples manœuvres n'avaient pas encore réussi à nous placer dans une position permettant de débarquer sans nous mouiller jusqu'au ventre, quand, derrière nous, un léger clapotis se fit entendre. Une barque qu'activaient deux ombres penchées vint accoster près de nous. Il y eut, entre le pilote de la vedette et les deux rameurs, un mystérieux conciliabule à voix basse. J'étais prisonnier de ces hommes, perdu sur une rive inconnue et déserte... Pas la moindre silhouette vivante sur la jetée du port... Je devais m'attendre à tout.

L'un des rameurs me hissa sur ses épaules ; l'autre s'empara de mes bagages. On me conduisit, comme on l'eût fait d'un otage, vers une sorte de baraque en tôle qui grinçait sous le vent. Des lampes-tempête accrochées au plafond se balançaient aux poutres noircies. Une odeur de vin sucré poissait l'air tiède et empuanti de fumée. Des hommes, des femmes ivres dormaient sur les tables ; d'autres regardaient sans comprendre cet étranger qui leur semblait vraiment tomber du ciel. L'accordéon qui geignait dans un coin s'était tu. Mes compagnons pa-

Pour apaiser l'opinion, on se contentait de mettre à l'ombre quelques mafiosos subalternes.



# MAFFIA



rurent expliquer mon cas au tenancier. Je compris qu'il était question de taxi. Je commençais à respirer.

— Taxi ? répétais-je en distribuant des pesos.

— Si, signor. (Tous ici parlaient italien.)

Une heure après, j'étais en ville, dans le hall de l'hôtel où j'avais donné rendez-vous. L'ami qui m'y attendait sans grand espoir parut rêver lorsque je lui fis le récit de ma mésaventure.

— Savez-vous, me dit-il, que vous venez de pénétrer dans un authentique repaire de la Mafia ? C'est une cantine italienne bien connue de la police, mais où nul policier n'osa jamais s'aventurer. Le hasard ne manque pas d'humour. Si don Chicho Chico con-



Mais c'est sous l'impulsion de don Chicho Chico que la Main Noire atteignit son apogée, à Rosario.

naissait votre histoire, il n'en reviendrait pas lui-même...

— Don Chicho Chico ?

— Oui, ne le confondez pas avec don Chicho Grande.

— Mais de qui me parlez-vous ?

— Des deux grands chefs de la Main Noire, tout simplement, estimé et valeureux ami-gio !



De son vrai nom Jean Galifi, don Chicho Grande (François-le-Grand) succéda à Cuffaro, à la tête de la Mafia d'Argentine. C'est un Italien. Il est né le 9 décembre 1895, à Rabanusa, dans la province de Girgente. Il est arrivé en Argentine pour la première fois en 1910. Il s'occupa d'abord de commerce. Il vendait les produits de son pays natal. Mais il vécut bientôt en marge de la société. La

police de Salta l'inculpa d'escroqueries en 1913 et le fit condamner. Des plaintes affluèrent bientôt contre lui de Corrientès, de Cordoba et même de Buenos-Aires. Affilié à la Mafia, il devait en devenir le chef suprême jusqu'à l'avènement de don Chicho Chico, en 1930. Il se réfugia alors à Montevideo, riche d'une fortune dépassant plus d'un demi-million de pesos (près de six millions de francs à l'époque). Il acheta des chevaux de course et « Reg. Bravo », l'un des cracks de Rosario, courut longtemps sous ses couleurs, malgré les protestations de la presse.

On l'inculpa du rapt du fils du Français Martin (180.000 pesos de rançon). Mais ce fut pour obtenir son extradition. Il fut alors condamné à un an de prison « pour conseils donnés à une association de malfaiteurs ». Il allait être libéré sous caution, conformément à la loi argentine, lorsque de nouveaux mandats d'arrêt intervinrent : on l'inculpa notamment d'avoir préparé et ordonné l'assassinat d'Abel Ayerza. Souriant, don Chicho Grande se contenta de répondre :

— Donnez des preuves !

— Vous êtes accusé par un des mafiosos détenus, Luigi Cacciatore.

Cinq jours après, Cacciatore, qui effectuait une corvée dans la cour de la prison, fut mystérieusement frappé d'un coup de poignard dans les reins. La main silencieuse de la Mafia avait opéré...

Depuis cette vengeance, bien des bouches se sont fermées. Bien des témoins se sont rétractés. Une lutte sans merci s'est livrée entre les juges et les avocats. Cette lutte vient d'avoir son épilogue : don Chicho Grande a été condamné à dix ans de détention, tout récemment...

Un personnage extraordinaire, une des figures les plus énigmatiques du monde des hors-la-loi lui avait succédé en 1930 : don Chicho Chico (François-le-Petit). De son vrai nom : Ali ben Amar Sharpe.

Né en 1900 à Alger, muni d'un passeport français, il se disait jockey et possédait pour se justifier un brevet délivré par « la Société Hippique Française », certifiant qu'il avait pris part à de nombreuses courses. Il arriva en Argentine le 30 juillet 1930, venant de Montevideo, et se fixa aussitôt à Rosario. La présence de ce curieux personnage fut aussitôt signalée à la Sûreté parisienne.

On assure qu'à son arrivée à Rosario il était porteur d'un ordre du Comité suprême de la Mafia de Chicago, le désignant pour prendre la direction de la Mafia en Argentine. Il est, en tout cas, certain que Galifi (alias don Chicho Grande) lui transmit ses pouvoirs sans hésiter. Sous l'impulsion de ce petit homme au corps frêle, au regard froid dans un visage de marbre, mais doué d'une énergie peu commune, la Mafia allait régner, souveraine, jusqu'à ces derniers mois, à Rosario.

— Je connais les Etats-Unis, l'Asie et la France. Je suis délégué par la Mafia internationale, proclama don Chicho Chico ; obéissez-moi, nous dominerons le monde !

C'est avec lui que commença une nouvelle tactique pour l'extorsion des fonds. Sa méthode consistait à faire enlever les victimes, à les séquestrer en lieu sûr et à leur faire rédiger, sous menaces de mort, une demande de rançon. Il avait parmi ses hommes de liaison un autre Français, un ancien barbeau évadé de Cayenne, Antoine Terrazoni, et c'est à lui qu'il confiait ses missions les plus secrètes.

Il ne cessa d'ailleurs de se tenir en relations avec le milieu français des trafiquants de femmes. De 1930 à 1933, à l'époque du grand « boom » de la traite des blanches en Amérique du Sud, don Chicho Chico devint l'ami, le conseiller et même le protecteur des « tauliers » français et polacks du célèbre quartier de Pinchincha. Il leur facilita plus d'une fois, grâce à ses « bonnes relations », la remonte des femmes mineu-

res. Le café Iris, siège des barbeaux durant l'âge d'or, n'avait pas de client plus assidu que le maître de la Main Noire...

Certains mafiosos, cependant, ne voulurent pas se soumettre à celui qu'ils considéraient comme un usurpateur.

— Je les écraserai, déclara don Chicho Chico en toute simplicité.

Comme l'avait fait Al Capone, qu'il vénérât, il créa un corps de pistoleros et surveilla lui-même leur entraînement au tir, dans la propriété qu'il avait acquise, près de Arroyo-Seco, sur les rives du rio Parana. C'est dans cette ferme que les victimes étaient séquestrées. Il y avait fait creuser, à cet effet, deux chambres souterraines, tout confort. Il avait à cœur de bien traiter ses victimes pendant leur détention. Il veillait à ce qu'elles ne manquaient de rien.

— Nous devons, disait-il, inspirer la terreur dans la mesure où l'on cherche à nous trahir.

Car, dans ce hors-la-loi vraiment hors série, il y avait un double personnage : le terroriste qui rançonnait les riches et l'homme du monde.

Il ne manquait aucune réunion pouvant le mettre en contact avec la bonne société de Rosario. On le rencontrait partout : au théâtre, à l'hippodrome, au cercle. Les plus habiles, les plus retors parmi les hommes d'affaires de l'Argentine l'avaient comme client. Il encourageait les sports, tous les sports. Comme les plus grands capitaines d'industrie de notre temps, il avait fait l'acquisition d'un avion et il en avait confié le pilotage à l'un de ses amis français venu spécialement de Tunisie. Huit lignes téléphoniques reliaient la somptueuse villa qu'il avait fait construire à Saladillo, aux environs de Rosario. Sur la plaque vissée sur la porte, il avait fait graver ce titre imprimé :

A. SHARPE  
Ingénieur-constructeur

Ce tragique et curieux personnage, cet Arsène Lupin à la lettre, allait couronner sa rocambolesque carrière, le 23 février 1933, en épousant la fille d'un gros industriel de Rosario, la toute gracieuse señorita Esther Maria Damato.

Le mariage eut lieu conformément à la loi. Un acte de la quatrième section de l'état civil en fait foi ; les deux témoins du marié l'ont paraphé : ce sont Charles Dijan, de nationalité française, et le lieutenant Amato, secrétaire général du département de Police de Rosario.

Il est à noter que ce mariage eut lieu malgré les trois mandats d'arrêt décernés par les tribunaux de Rosario contre don Chicho Chico, inculpé « d'avoir aidé ou favorisé la séquestration de personnes retenues comme otages pour en obtenir une rançon ».

Pour avoir aidé pécuniairement le mouvement de la dictature, don Chicho Chico avait obtenu des autorités dirigeant la province de Rosario la faveur de n'être pas inquiété !

Mais la presse, qui n'était pas inféodée au nouveau régime, s'enflamma. C'est à cette époque que le courageux reporter de *Critica* commença sa campagne. C'est pour n'avoir pas voulu se soumettre aux injonctions de don Chicho Chico qu'il tomba sous les balles de la Mafia.

Conseillé par ses avocats, don Chicho Chico jugea cependant plus prudent de disparaître. Son avion cessa brusquement de sillonner le ciel argentin. Se réfugia-t-il au Brésil, comme on le supposait ? Se rendit-il en France, à la Havane ? Mystère...

Profitant de son absence, la police épurée jura d'exterminer la Mafia. Elle ne pensait pas parvenir aussi à mettre fin, comme on le verra dans le prochain chapitre, à l'extraordinaire existence du chef le plus mystérieux que la Main Noire ait eu à sa tête...

(A suivre.)

Marcel MONTARRON.

## CONSULTATIONS GRATUITES

pour vos ennuis, pour vos peines,  
pour toutes difficultés

Consultez le **PROFESSEUR DJEMARO**,  
Doyen des Astrologues de France.

**GRATUITEMENT**, il vous révélera votre destinée, vous renseignera sur affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariages, etc... Il vous dira vos chances, vos espoirs, comment améliorer votre vie. Grâce à ses travaux et au merveilleux Talisman qu'il offre gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Des milliers d'attestations authentiques sont exposées à ses bureaux où le meilleur accueil vous attend.

Le professeur **DJEMARO**, établissant personnellement et scrupuleusement les calculs astrologiques de chacun de ses consultants, ne peut satisfaire qu'aux demandes accompagnées de 2 francs de timbres pour frais d'envoi discret et d'écritures.

Envoyez vos nom, prénoms, date de naissance, adresse (si vous êtes madame, donnez nom de demoiselle) et vous recevrez, sans aucun engagement de votre part, un Horoscope qui vous édifiera sur la valeur scientifique du plus ancien Astrologue de France.

**PROFESSEUR DJEMARO**, Service V. K.  
29, Rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine)  
Bureau fondé en France en 1921.

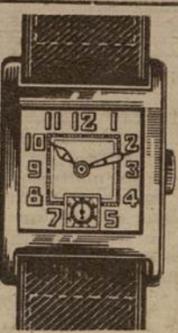


## BRACELET

**HOMME**

avec échappement perfectionné "SYDENHAM" boîtier chromé formes modernes mouvement à secondes. 49 fr. Type Travail mouvement robuste forme tonneau

**29 FR.**



Modèles pour Dame et Jeune fille 34 fr.

Envoi contre remboursements. Echange admis Bulletin de garantie de 5 ans

**ALTA** CONTROLÉES PAR HEURE FRANCE

Service D. 120, Rue de Rivoli - PARIS Métro Châtelet Autobus O, AL, C, AZ, 12

Ouv. tous les jours sans interrup. durant tout le mois

## M<sup>ME</sup> PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie Gle Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

**SECRET ÉGYPTIEN INFALLIBLE**

14, rue de Turin, 14, Paris. « M<sup>o</sup> Liège ou Europe ».

## CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,  
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 14.102 : **Classes primaires et primaires supérieures complètes**: Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Inspection primaire, Herboriste.

Broch. 14.105 : **Classes secondaires complètes**: baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 14.111 : **Carrières administratives**.

Broch. 14.117 : **Toutes les grandes Ecoles**.

Broch. 14.120 : **Emplois réservés**.

Broch. 14.125 : **Carrières d'ingénieur**, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 14.134 : **Carrières de l'Agriculture**.

Broch. 14.139 : **Carrières commerciales** (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres).

Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 14.142 : **Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, arabe, annamite, espéranto**. Carrières accessibles aux polyglottes. — **Tourisme**.

Broch. 14.145 : **Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin**.

Broch. 14.150 : **Marine marchande**.

Broch. 14.158 : **Solfège, chant, diction, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats**.

Broch. 14.164 : **Arts du Dessin** (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats dans les E. P. S., Lycées, écoles pratiques).

Broch. 14.169 : **Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie** (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 14.174 : **Journalisme** : secrétariats. — **Eloquence usuelle**. — **Rédaction littéraire**.

Broch. 14.177 : **Cinéma** : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 14.183 : **Carrières coloniales**.

Broch. 14.189 : **L'Art d'écrire**.

Broch. 14.194 : **Carrières féminines**.

Broch. 14.198 : **Pour les enfants débiles**.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 14.169 : **Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie** (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 14.174 : **Journalisme** : secrétariats. — **Eloquence usuelle**. — **Rédaction littéraire**.

Broch. 14.177 : **Cinéma** : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 14.183 : **Carrières coloniales**.

Broch. 14.189 : **L'Art d'écrire**.

Broch. 14.194 : **Carrières féminines**.

Broch. 14.198 : **Pour les enfants débiles**.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 14.169 : **Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie** (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 14.174 : **Journalisme** : secrétariats. — **Eloquence usuelle**. — **Rédaction littéraire**.

Broch. 14.177 : **Cinéma** : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 14.183 : **Carrières coloniales**.

Broch. 14.189 : **L'Art d'écrire**.

Broch. 14.194 : **Carrières féminines**.

Broch. 14.198 : **Pour les enfants débiles**.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 14.169 : **Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie** (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 14.174 : **Journalisme** : secrétariats. — **Eloquence usuelle**. — **Rédaction littéraire**.

Broch. 14.177 : **Cinéma** : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 14.183 : **Carrières coloniales**.

Broch. 14.189 : **L'Art d'écrire**.

Broch. 14.194 : **Carrières féminines**.

Broch. 14.198 : **Pour les enfants débiles**.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 14.169 : **Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie** (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 14.174 : **Journalisme** : secrétariats. — **Eloquence usuelle**. — **Rédaction littéraire**.

Broch. 14.177 : **Cinéma** : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 14.183 : **Carrières coloniales**.

Broch. 14.189 : **L'Art d'écrire**.

Broch. 14.194 : **Carrières féminines**.

Broch. 14.198 : **Pour les enfants débiles**.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 14.169 : **Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie** (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 14.174 : **Journalisme** : secrétariats. — **Eloquence usuelle**. — **Rédaction littéraire**.

Broch. 14.177 : **Cinéma** : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 14.183 : **Carrières coloniales**.

Broch. 14.189 : **L'Art d'écrire**.

Broch. 14.194 : **Carrières féminines**.

Broch. 14.198 : **Pour les enfants débiles**.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 14.169 : **Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie** (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 14.174 : **Journalisme** : secrétariats. — **Eloquence usuelle**. — **Rédaction littéraire**.

Broch. 14.177 : **Cinéma** : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 14.183 : **Carrières coloniales**.

Broch. 14.189 : **L'Art d'écrire**.

Broch. 14.194 : **Carrières féminines**.

Broch. 14.198 : **Pour les enfants débiles**.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 14.169 : **Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie** (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 14.174 : **Journalisme** : secrétariats. — **Eloquence usuelle**. — **Rédaction littéraire**.

Broch. 14.177 : **Cinéma** : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 14.183 : **Carrières coloniales**.

Broch. 14.189 : **L'Art d'écrire**.

Broch. 14.194 : **Carrières féminines**.

Broch. 14.198 : **Pour les enfants débiles**.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Broch. 14.169 : **Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie** (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 14.174 : **Journalisme** : secrétariats. — **Eloquence usuelle**. — **Rédaction littéraire**.

Broch. 14.177 : **Cinéma** : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 14.183 : **Carrières coloniales**.

Broch. 14.189 : **L'Art d'écrire**.

Broch. 14.194 : **Carrières féminines**.

Broch. 14.198 : **Pour les enfants débiles**.

# Les enfants

## III. CHEZ LE COMMISSAIRE<sup>(1)</sup>

**S**i, pour l'enfant maltraité, l'école est souvent le havre de grâce où l'on se penchera avec pitié sur sa misère inconnue, le commissariat de police est, pour

les parents oublieux de leurs devoirs envers l'enfance, le commencement de la sagesse.

Aux yeux des humbles, qui ignorent la formidable et complexe armature judiciaire du pays, le commissariat représente le plus haut lieu de cette justice, soit qu'ils l'implorent, soit qu'ils la redoutent.

On lui apporte tout pêle-mêle, à ce commissariat : les plaintes, les revendications, les iniquités. Il est le rendez-vous des mille petites iniquités qui forment, par leur amas, les grands maux sociaux.

C'est assez dire qu'on doit y trouver, plus qu'ailleurs, l'écho multiple de l'immense scandale que nous avons entrepris de dénoncer. Nous en avons déjà la conviction lorsque nous avons résolu de frapper, à travers les vingt arrondissements de Paris, à la porte de chaque commissariat.

Nous savions, certes, que la moisson serait abondante et douloureuse, des cas qui fixent nos recherches. Nous ne pensions pas qu'elle serait si lourde et, à la fois, si vaine et si désespérante !

Partout, la même et tragique réponse :

— Des enfants martyrs ? Oui. Mais isolément et beaucoup plus rarement qu'on ne pense. Pour ceux-ci, du moins, il est un remède, qui est de les arracher à leurs bourreaux et de traduire ces derniers devant les tribunaux. Mais les autres ? l'innombrable troupe des gosses qui vivent à l'abandon, sans soins ? Ils sont victimes de la misère, du chômage, mais non de la méchanceté. Pour eux, ce n'est pas dans un antidote judiciaire qu'il faut rechercher leur délivrance, mais dans des réformes sociales profondes. Dans l'état actuel des choses, que pouvons-nous ? En vérité, pas grand'chose !

— Beaucoup d'enfants souffrent des vices de leurs parents, notamment de leur ivrognerie, me dit-on au quartier du Père-Lachaise. Tous les jours, on nous en signale. Mais quoi ! s'il fallait enlever leurs enfants aux ivrognes invétérés — je ne dis pas qu'on ne devrait pas le faire ! — on dépeuplerait le quartier.

— La misère ! Accusez la misère ! s'écrie le commissaire de Picpus. Les enfants s'étiolent, faiblissent, faute de nourriture. J'ai vu des parents, abêtis eux-mêmes par la misère, qui regardaient tristement dépe-

rir leurs petits, acceptant par avance l'idée qu'ils ne résisteraient pas longtemps. Chaque fois que l'un d'eux s'en va, c'est une bouche de moins à nourrir, un soulagement pour le reste de la famille...

Sur ce chapitre, la réponse est unanime : — On reçoit énormément de dénonciations dans les commissariats de Paris et de la banlieue. Mais la plupart émanent de lettres anonymes. Quand on va aux sources, on s'aperçoit qu'il s'agit de vengeance envers les parents plus que d'intérêt véritable porté aux enfants.

Néanmoins, toutes les dénonciations sont vérifiées. Chacune d'elles donne lieu à une enquête. Le plus souvent, elle doit être abandonnée, faute de consistance dans les accusations énoncées. Pourtant, même s'il ne s'agit que de parents brutaux, trop durs, trop sévères, sans que pour cela leurs enfants soient privés du nécessaire (on peut même dire qu'à leur façon ils les aiment) le commissaire les convoque à son cabinet et les admoneste vigoureusement. Neuf fois sur dix, cela suffit à les rendre plus doux.

— Les dénonciations, m'avoue le commissaire de Picpus, elles ne m'ont jamais fait découvrir un cas véritable d'enfant martyrisé ou seulement très malheureux. Je ne vous citerai qu'un exemple qui vous fera bien sentir que les dénonciations, si nombreuses lorsqu'elles sont sans objet, ne se manifestent pas dans les circonstances où précisément on serait en droit de les attendre. Un jour, un hôtelier du quartier vient me trouver :

— Il y a chez moi, me dit-il, une femme qui occupe une chambre d'où je ne parviens pas à la déloger. Elle me doit de l'argent, elle ne veut pas me payer, elle refuse de s'en aller.

Il me requiert donc de procéder à l'expulsion de cette locataire récalcitrante. J'y vais. Et je trouve, dans une chambre puante, porte et volets clos depuis des semaines, une femme un peu déséquilibrée, un chien et un enfant de douze ans. Ils étaient tous trois dans un état de saleté indescriptible. Ils couchaient ensemble, la mère, l'enfant et la bête, sur un lit couvert de vieux os et d'excréments. L'enfant avait des yeux hagards, ses cheveux pleins de croûtes lui descendaient sur les épaules. En nous apercevant, il se mit à pousser des cris et fit mine de se cacher sous le lit. On aurait dit que la vue des hommes lui était inconnue. Je l'ai fait emmener au commissariat où il s'est assis sur une chaise. Quand il se leva, les asticots grouillaient sur la chaise.

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 374.

## COLLECTION DÉTECTIVE



Mise en vente du 15 Décembre :

TITO SPAGNOL

**LES GRIFFES DU LION**

L'Unghia del Leone

Traduit de l'Italien par YVES ANDRÉ

Mise en vente du 1<sup>er</sup> Janvier :

ÉDOUARD LETAILLER

**LE SQUELETTE DE LA RUE SCRIBE**

Parus depuis le 15 Septembre

STANLEY GARDNER

**LES GRIFFES DE VELOURS**

GASTON BOCA

**LE DINER DE MANTES**

RAYMOND FAUCHET

**LA GUINGUETTE AU TRÉSOR**

PIERRE ANZIN

**TROIS BAIGNOIRES**

ETHEL LOBAN

**LES YEUX AVEUGLES**

MONTE BARRETT

**LA FEMME EN BLEU**

Couvertures photographiques de R. PARRY, tirées en quadrichromie. Exemp. rognés. Présentation de luxe sous cellophane

Chacun de ces volumes 6 fr. Chacun de ces volumes

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



Fr. 40.-  
Fr. 37.-  
Fr. 60.-  
affranchir lettres 1.50 cartes post. 0.90

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remedes WOODS, 10, Archer-Street (219-TAG) Londres W1



# Les martyrs



Vous ne me croyez pas, le tenancier de l'hôtel parut ahuri que je lui reprochasse de ne m'avoir pas prévenu plus tôt. Pour lui, une seule chose comptait : le prix de sa chambre. Si elle avait été payée, il ne se serait jamais ému d'un état de choses qu'il n'ignorait point. Quant à la mère, aux questions dont je la pressais, elle répondit qu'elle séquestrait son enfant, car elle craignait qu'on le lui volât. Et elle était sincère !

Cependant, à la Roquette, j'entends un son de cloche inédit. Ici, le commissaire est un vieil homme désabusé.

On parle beaucoup, me dit-il, des enfants martyrs, mais peu des parents martyrs. Il y en a pourtant, voyez-vous. J'en connais. Et je suis étonné, pour ma part, de l'audace grandissante des enfants d'aujourd'hui. Que de ravages fait, notamment, le cinéma dans leurs petites âmes ! Oh ! cela n'excuse pas ceux qui leur distribuent les mauvais traitements. Mais les milieux où ces drames se déroulent sont formés de gens simples. Ils n'ont pas réfléchi longuement sur les problèmes de l'existence. Ils agissent beaucoup par instinct. Ils s'imaginent que les fouettées sont les grandes panacées. Là où il conviendrait de rechercher des médications d'ordre moral, ils n'appliquent que des châtimements corporels. Alors, il arrive qu'ils abusent de leurs forces parce qu'ils ont affaire à des enfants difficiles que les coups, loin de les améliorer, rebutent et rendent pires. Dites-moi, connaissez-vous beaucoup de gens du peuple qui se rendent compte exact de ce que c'est qu'un enfant ? Presque tous ceux que j'ai eus devant moi pour des cas de ce genre attribuaient à leurs enfants leurs propres raisonnements. Allez, c'est un problème plus compliqué qu'on ne croit. On ne le résoudra pas par des moyens ordinaires.

Le même, au sujet des dénonciations, me disait :

Les dénonciations honnêtes et sincères, il y en a de moins en moins, par suite de la carence de la justice. Trop de crimes restent impunis ou sont insuffisamment punis. Alors, celui ou celle qui a dénoncé son voisin craint toujours de se rencontrer nez à nez avec lui, puisqu'on le laisse en liberté ou parce qu'on l'y remet aussitôt.

## Le chômage

C'est le principal accusé. Il revient dans la plupart des réquisitoires que j'ai enregistrés.

Dans un quartier comme Grenelle où l'on a, en ces derniers temps, licencié un grand nombre d'ouvriers d'usines, la plaie s'est terriblement étendue, ravage les cœurs, monte dans chaque maison comme une lèpre.

Y a-t-il des enfants martyrs par ici ?

demandé-je à quelqu'un que ses fonctions mettent en position d'être bien informé.

— Tout le quartier, me fut-il répondu.

Le commissaire est moins catégorique.

— Je pose en principe, me déclare-t-il, qu'un chômeur de plus, fait un ivrogne de plus. Homme ou femme, indistinctement. Conséquence immédiate : des enfants malheureux.

« A plusieurs reprises, on m'a amené une femme qu'on avait ramassée, ici ou là, ivre-morte. Hier, elle est tombée dans un ruisseau. Elle tenait dans ses bras son enfant âgé de vingt mois. Je le lui ai fait retirer pour l'envoyer à l'Assistance publique. Ce matin, elle est venue, non moins saoula que la veille, m'injurier et me traiter de bourreau d'enfant !

« Chômage ! Chômage ! L'homme va toucher l'allocation au bureau municipal. De là, il court au bistrot. Trois jours après, il n'y a plus un sou. Les enfants pleurent parce qu'ils ont faim. Alors, on les bat pour qu'ils se taisent.

« On m'a signalé divers cas de cette sorte. J'interviens. Je demande que, dorénavant, l'indemnité de chômage ne soit plus versée à l'homme, mais à la mère. Le lendemain, celle-ci vient me supplier pour qu'on rétablisse son mari dans ses droits. Eloquent, son œil marqué d'une tache noire m'en dit plus long que toutes ses explications.

« Faut-il en conclure qu'on devrait supprimer les secours aux chômeurs ? C'est affreux à dire, mais dans beaucoup de circonstances, ce serait un bien !

— Chômage ! me répète-t-on à la Goutte-d'Or, où l'on me signale l'extravagante situation des chômeurs d'Aubervilliers, logés dans les immeubles de la ville où ils ne paient pas de loyer, passent leur temps à boire... et à faire des enfants !

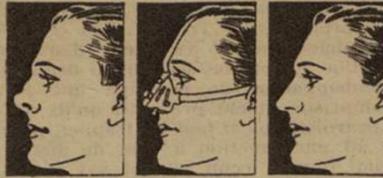
— Nous n'avons jamais vu venir ici une femme d'Aubervilliers qui ne fût enceinte. Ça se comprend. Plus ils ont d'enfants, plus ils touchent une indemnité de chômage élevée. Seulement, des gosses nés dans ces conditions et pour cette raison-là, que voulez-vous que ça devienne, sinon des petits martyrs ?

Et le commissaire de la Goutte-d'Or ajouta ces mots qui m'ont laissé rêveur après tout ce que je venais d'entendre :

— Dans ce quartier, les enfants les plus heureux, les mieux traités, les plus aimés que je connaisse, ce sont les enfants des prostituées. Elles sont nombreuses par ici. Aucune ne m'est inconnue. Il y en a qui ont jusqu'à trois mômes. Elles les adorent. Elles paient avec une admirable ponctualité leurs nourrices ou leurs pensions. Ce sont de braves filles. Ce sont des mères exemplaires.

(A suivre.)

Alain LAUBREAUX.



## Un Nez parfait pour vous

TRADOS, le véritable reformateur de nez (breveté). Si votre nez est mal formé, vous pouvez le rendre parfait avec le modèle Trados n° 25. Vous pouvez, sans aucun dérangement, et en peu de semaines, corriger chez vous les lignes irrégulières de votre nez. Le modèle Trados, n° 25, reformera votre nez pendant votre sommeil, rapidement, sans douleur, d'une façon permanente et à peu de frais. Le modèle n° 25 est hautement recommandé par les médecins pour des nez cassés et mal formés. Il est souple, poreux, solide et ne gêne pas.

Demandez des attestations et une brochure gratuite qui vous expliquera comment obtenir un nez parfait. M. Trilet, F. 535, Rex House, 45 Hatton Garden, Londres E. C. 1.

## LE TEMPOGRAPHE

de poche ou en montre bracelet vous donne L'HEURE mais aussi les TEMPS, VITESSES et RENDEMENTS



De poche. 20 FR.

Modèle luxe chromé. 25 Fr.

forme mode bracelet cuir large. 45 Fr.

Bulletin de garantie de 5 ans

Envoi contre remboursement - Échange admis

ALTA CONTROLÉES PAR

Service HEURE-FRANCE

120, Rue de Rivoli - PARIS

Métro Châtelet Autobus O, A1, C, AZ, 12

Ouv. tous les jours sans interrup. durant tout le mois



le SUCCÈS... et la FORCE... seront avec vous, si vous le voulez

Ce superbe bijou façon vieux argent, enrichi d'une gemme à votre couleur et gravé selon votre signe de naissance vous sera envoyé pour 10 francs, avec une étude gratuite de votre vie.

Ceci pour les 1.000 premières demandes seulement et dans un but humanitaire.

N'envoyez pas d'argent d'avance, car cet envoi fait à l'essai ne vous engage en rien

Indiquez sexe et date de naissance et joindre un papier marquant le tour du doigt.

ASTROZODIAL Serv. T

64, rue Auguste-Comte, LYON

## CONCOURS 1936

Secrétaire près les Commissariats de

## POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7.

## LES CACHETS DELLOVA FONT

## MAIGRIR

rapidement, sans aucun régime et sans danger pour la santé. La boîte : 16 francs

Envoi discret franco contre remboursement ou contre mandat adressé au Laboratoire J. D. Lafosse, 48, av. de la République, Paris.

RÉSULTAT SURPRENANT

# L'ÉLECTRICITÉ



Pourquoi le traitement par l'électricité guérit :

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur M.A. GRARD de Bruxelles et envoyé gratuitement à tous ceux qui en feront la demande, va vous l'apprendre immédiatement. Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

Système Nerveux et de l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, les Maladies des Voies Digestives et du Système Musculaire et Locomoteur.

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, l'Électricité Galvanique pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Céliataires et Mariés, à m'en faire la demande.

**C'EST GRATUIT :** Écrivez à M<sup>r</sup> le Docteur M.A. GRARD, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger lettres 1.50, cartes .50

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance) Brochure gratuite sur demande 34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

L'IVROGNERIE EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Écrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 E.X.), Londres W1

**N**ous avons décidé de consacrer notre dernier article sur l'affaire Stavisky agonisante, aux jurés. Mais nous nous apercevons qu'il est difficile de parler des juges populaires sans mettre à côté d'eux l'organe qui les complète et en quelque sorte les contrôle, et qui est le ministère public. Théoriquement, un questionnaire établi à l'avance au début du procès leur est donné, qui contient tous les délits retenus par l'instruction contre les inculpés. A la fin des débats, le jury doit répondre sur toutes ces questions. Et c'est cet ensemble de oui et de non qui constitue son verdict.

Pratiquement, il n'en est pas tout à fait ainsi. Le libre arbitre des jurés est contrôlé par le ministère public. C'est le procureur, en demandant une peine plus ou moins sévère contre l'accusé, qui dirigera la réponse du juré.

Evidemment, la décision du jury reste souveraine. Il peut très bien condamner un inculpé, même si l'avocat général a abandonné l'accusation. Le cas s'est produit, mais il est extrêmement rare. 99 fois sur 100, la sévérité du jury dépend de celle de l'accusateur. Donc, avant de vous présenter les célèbres « douze honnêtes gens » qui vont délibérer sur le « procès du siècle », voici leurs conseils.

On attendait les accusateurs au moment où ils auraient leur pleine liberté, c'est-à-dire au Réquisitoire.

Le procureur général fit un réquisitoire solide, juridiquement, ému, quand il le fallait. Son absence même de véritable éloquence aida à se dégager l'impression de sincérité. L'avocat général Cassagneau se tira fort habilement, en virtuose du dossier, de sa tâche. En réalité, tout le monde savait que le véritable réquisitoire, le Réquisitoire du procès Stavisky, serait celui de l'avocat général Gaudel.

Dès les premiers mots, on sentait que « ça y était », que la salle était prise. Il n'y avait plus là ni magistrats, ni jurés, ni accusés, ni journalistes, ni même avocats. Il n'y avait plus qu'un public qui écoutait. Dans un préambule net, précis, gonflé pourtant d'une émotion profonde, longtemps retenue, M. Gaudel justifiait son silence des débats et, pour son compte, repoussait les attaques adressées au Parquet. Il ne lui fallait que quelques phrases pour redonner son véritable sens à l'affaire. La semaine dernière, nous avons publié ici une sorte de « Plaidoirie pour Stavisky ». Ce ne fut pas sans plaisir que nous avons entendu M. Gaudel abonder dans notre sens et s'écrier par exemple :

— Si Stavisky n'était pas mort au « Vieux Logis », il serait là, au box des accusés, et nous donnerait lui aussi une haute leçon de morale.

Les accusés eux-mêmes examinent leur cas avec une clairvoyance rarement rencontrée au cours du procès.

L'avocat général Gaudel les divise, pour ainsi dire, en trois catégories : les insignifiants, les faméliques d'abord ; puis les faibles, ceux qui, tout en sachant, se sont laissés entraîner. Enfin les coupables, ceux que leur situation, leur caractère auraient dû

protéger contre la tentation, et qui, volontairement, sciemment, ont été les complices ou les profiteurs de l'escroc. Les premiers, il les abandonne. Il les rejette dans leur vie médiocre. Pour les seconds, il demande une condamnation de principe qui justifiera l'emprisonnement préventif qu'ils ont subi. Les troisièmes, il faut les frapper, pour qu'il y ait une sanction à tant de désordre et pour que la leçon ne soit pas perdue.

C'est la fin. L'avocat général Gaudel penche sa haute taille vers les jurés. Sa voix s'enfle, secrètement fêlée pourtant par une invincible émotion :

— Vous avez la noble mission de mettre un point final à une affaire qui a failli mener le pays à la guerre civile. Vous allez chasser les miasmes opaques qui empoisonnent l'atmosphère. Nous voulons tous, nous réclamons tous l'apaisement. Mais il n'y a pas d'apaisement sans justice ni vérité. Vous le direz donc dans un verdict de fermeté et de sagesse. Et alors, la France libérée pourra reprendre sa marche vers ses destinées et redevenir ce qu'elle a toujours été, le professeur de droit du monde entier.

Ce fut un des rares moments de choix de ce procès médiocre. On y a compté les heures de qualité : l'heure de Chautemps, l'heure de Gaudel.

Ainsi l'accusation a abattu son jeu. Les trois procureurs ont fait un sort à chaque inculpé. Ils ont abandonné l'accusation contre Camille Aymard, Paul Lévy, Depardon et Digoïn. Sans abandonner complètement la réquisition, ils ont laissé entendre qu'ils ne s'opposaient pas à l'acquiescement de Dubarry, de Gaulier. Ils ont demandé une condamnation de principe qui ne dépasse pas le temps de la prison préventive contre Arlette Stavisky et Romagnino. Ils ont requis sans sévérité excessive contre le vieillard Desbrosses, Hatot, Farault, Guiboud-Ribaud, Bardi de Fourtout. Avec un peu plus de fermeté contre Bonnaure, Darius, Hayotte et Cohen. Dénoncé comme les grands coupables, Tissier, Garat et Guébin.

Il faudrait donc compter, si l'on suivait strictement l'accusation, sur six acquiescements, deux condamnations de principe, huit ou neuf condamnations à des peines variables de prison et trois lourds châtements.

Comment va réagir le jury en présence de ces indications ? Comment peut-on mesurer le sentimentalisme d'un jury ? Qu'est-ce que c'est, d'abord, un jury ? Que représentent-ils, ces douze citoyens inconnus ?



Depuis le temps que je suis professionnellement les débats des Cours d'assises, il m'est arrivé bien souvent de me le poser à moi-même, ce problème ; de regarder le bloc des douze jurés comme un visage énigmatique. La première fois où j'eus un indice, où le hasard me donna la chance de soulever un peu ce masque, ce fut à Paris, au cours d'une affaire banale.

La Cour d'assises venait de rentrer en séance et le président, se tournant vers le chef du jury, prononça les paroles sacramentelles.

— Voulez-vous faire connaître le résultat de vos délibérations ?...

— Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes...

Je tressaillis. En dépit de l'austérité de la formule, la voix conservait je ne sais quelle consonance joviale. Brusquement, j'identifiai l'homme qui parlait. Son strict veston noir, son pantalon à rayures, sa cravate grise, son faux col blanc empesé qui bridait un cou de taureau, m'avaient jusque-là empêché de le reconnaître...

C'était le boucher de mon quartier.

Il fallut cette coïncidence pour que je comprisse combien l'institution du jury était populaire. Les douze citoyens français érigés en juges par la loi m'avaient toujours paru lointains, et la présence parmi eux d'un gaillard que j'apercevais chaque matin en train de « débiter l'entrecôte » me stupéfia.

Je pensais alors qu'il avait dû être tiré au sort. Mais de quelle manière ?

Il y avait là un mystère que mon boucher pouvait à la rigueur éclaircir, et, le lendemain du verdict, je lui allai rendre visite, à l'heure creuse de l'après-midi, où, entouré de ses garçons, il préparait son étal.

Au premier coup d'œil, il me reconnut et, la main tendue, s'avança vers moi.

— Comment ça va depuis hier ?

Il ajouta, faisant allusion au procès :

— Une drôle d'histoire, n'est-ce pas ? Je pense que nous avons fait juste mesure...

— Dix ans de baigne à un gars qui avait tué son frère, avouez que c'est pesé...

— Personne ne voulait l'acquiescement ?

— Je ne sais point.

— Comment ?

— Secret professionnel, précisa le brave homme avec un sourire.

— D'accord ! ripostai-je. Au moins, pouvez-vous me dire si vous êtes satisfait d'avoir été choisi.

— Un sacré tour, qu'ils m'ont joué là !

— Il ne fallait pas accepter...

— Hé ! Je ne pouvais pas refuser... Je n'en avais point le droit...

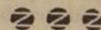
— Qui vous a prévenu ?...

— Ils m'ont envoyé une lettre et j'ai dû obéir... Trois jours de perdus... C'est ça qui fait marcher le commerce !

— Mais, au Palais, on vous payait...

Me plantant là pour recevoir une cliente, il me lança avec une comique indignation :

— 12 fr. 50 par jour ! (12 fr. 50 par jour pour un procès normal qui dure deux ou trois jours, ce n'est pas mortel. Quand il s'agit de s'en contenter pendant deux mois ou davantage, c'est plus grave. Aussi bien, les jurés de l'affaire Stavisky sont allés se plaindre au Garde des Sceaux et ont obtenu que leur indemnité fût relevée à 50 francs par jour.)



Tel est, en effet, le montant d'une journée de juré, du moins lorsqu'il habite Paris.

— Car les citoyens qui viennent de banlieue perçoivent de plus une indemnité kilométrique journalière de déplacement, m'apprit-on au Parquet.

— On leur paie leur chemin de fer ?

— Exactement, et en seconde classe...

Dans ces conditions, on peut évidemment penser que nul, à moins d'être chômeur, n'a d'avantage à remplir les fonctions de magistrat populaire, et que, pour certaines catégo-

ries de gens, les commerçants, par exemple, l'honneur de rendre la justice est particulièrement onéreux, puisqu'il n'est point possible de s'y dérober.

Pour résoudre la question, je rendis visite au chef du bureau des élections d'une grande mairie parisienne. Il me confirma que les jurés étaient bien choisis sur les listes électorales, mais que ce choix était ordonné par une « Commission de présentation des jurés » dont le président était le juge de paix.

Le juge de paix était absent et je dus me rabattre sur l'un des membres de la dite commission qui ne vit aucun mal à vider son sac.

— Voilà, m'exposa-t-il. Nous nous réunissons deux fois par an pour désigner les jurés qui siégeront au cours des sessions. Nous devons en fournir une trentaine parmi les électeurs de l'arrondissement.

— Et vous tirez au sort ?

— Jamais de la vie ! Rien ne nous oblige à le faire. On nous demande seulement de ne proposer que des citoyens dont le passé soit sans tache et nous nous efforçons, nous, de trouver des gens que leur mission ne gênera point dans leurs occupations. Un juré ne peut, en effet, refuser d'aller siéger. S'il fait défaut, il est d'office condamné à payer une forte amende ; cette amende, ordonnée par la Cour elle-même, peut être de 500 fr. pour le premier jour d'absence, de 1.000 fr. pour le second, de 1.500 francs pour le troisième. Si le juré s'obstine à ne pas venir, il est officiellement déclaré déchu et ne pourra plus jamais siéger. Seul le cas de maladie peut le dispenser d'accomplir son devoir. Encore faut-il que ce cas soit dûment constaté ; non seulement par un docteur ordinaire, mais encore par un médecin d'état civil.

— Pour en revenir au choix des jurés...

— Nous cherchons, dans la mesure du possible, à contenter tout le monde. A un ouvrier qui peut perdre sa place, à un cafetier obligé de demeurer à son comptoir, à un avocat qui a souci de sa clientèle, nous préférons un petit rentier, un retraité, un employé de commerce ; en un mot, des personnes qui ont des loisirs ou une situation à l'abri des orages. Il y a des incompatibilités légales : les militaires, bien entendu, les domestiques, tous ceux qui sont, pour une raison ou pour une autre, sous la dépendance directe d'une autre personne, ne peuvent être jurés. Non plus les ecclésiastiques. Non plus certains fonctionnaires, ceux qui appartiennent à une administration dont dépend de quelque façon que ce soit l'autorité ou le crédit de l'Etat. Par exemple, un receveur des Contributions ne peut pas être juré, tandis qu'un facteur ou un commis des postes peut l'être. Enfin, il faut avoir au moins trente ans.

Certaines personnes, en dehors de ces incompatibilités, peuvent être dispensées, à leur demande, d'être juré : les septuagénaires, les ouvriers manuels qui ont besoin de leur travail quotidien pour vivre, ceux qui ont de lourdes charges de familles, enfin ceux qui ont déjà été juré dans l'année courante ou dans l'année précédente.

Tout ceci établi, la liste est communiquée au Parquet, qui la réunit à celles que lui adressent toutes les mairies parisiennes, toutes les municipalités de banlieue. Alors a



Hors de la pompe de la Cour d'Assises, débarrassés de l'auréole qui fait d'eux des juges populaires souverains, les jurés ne sont plus que des français moyens, d'humbles artisans...

lieu le premier tirage au sort. Les noms de trente-six citoyens seulement sortent de l'urne; qu'ils le veulent ou non, ils constitueront le jury lors de la prochaine session.

— Et là s'arrête le rôle du Parquet ?  
— Que non. Le fait d'être inscrit sur une liste électorale prouve évidemment que l'on n'a jamais encouru de condamnation infamante, mais ne signifie pas que l'on soit d'une moralité suffisante pour exercer l'emploi de juge. Aussi le Parquet fait-il une enquête approfondie sur chaque juré. Que l'un d'eux ait été amnistié, qu'il ait eu maille à partir avec la justice de paix, que les renseignements de police le représentent comme un mauvais coucheur, et il est d'autorité écarté. Un commerçant qui a trompé sa clientèle sur la qualité de la marchandise subit le même sort...



Prenons donc le cas d'un citoyen qui, désigné par le sort, et dont la moralité est impeccable, devient juré. Une lettre l'informe de sa nomination et le convoque une semaine à l'avance. Le jour de l'ouverture de la session, il doit se présenter au Palais de Justice, vers une heure moins le quart de l'après-midi.

A peine arrivé, on le fait entrer dans une salle où se tiennent les magistrats, la défense, la partie civile et l'accusé. Chaque juré reçoit un numéro. Trente-six billes d'ivoire sont placées dans une urne. Le président les retire l'une après l'autre. A la douzième, il s'arrête; à moins que la défense, l'accusation ou la partie civile n'aient usé de leur droit de récusation. Chacun d'eux peut refuser huit jurés sans qu'il soit contraint d'exposer pour quels motifs. Le premier nom sorti de l'urne est celui du chef du jury. Puis, les magistrats populaires rentrent en séance pour prêter serment.

Par la suite, ils ne devraient, en principe, communiquer avec personne. Ils sont tenus d'assister aux débats, d'un bout à l'autre, et peuvent poser les questions qui leur paraissent utiles. Pendant les suspensions, ils se rendent dans leur salle de délibération que garde la gendarmerie, et où le concierge du Palais leur monte, à volonté, de la bière et des sandwiches. Que l'un d'eux tombe malade et le jugement des onze autres n'est pas valable. C'est pour cela que lorsqu'une affaire menace de durer longtemps, on augmente le nombre des jurés suppléants,

dont le rôle est identique à celui des doublures de théâtre.

Si l'on oublie cette formalité, que d'incidents en perspective !



Telles sont les grandes lignes qui régissent l'institution du jury. En province, les choses se passent comme à Paris, sauf que le tirage au sort se fait de préférence dans la salle d'audience, ce qui permet d'assister parfois à des incidents comiques.

— Et, pourquoi moi ? s'indignait, à Aix, lors de l'affaire Sarret, un juré que récusait l'avocat de la partie civile.

— Monsieur le Président, ai-je entendu un autre déclarer à Carcassonne, je me suis permis de vous amener ma femme. Elle partagera mon fauteuil... Voyez qu'elle n'est pas tellement grosse...

*L'avocat général Gaudel, grande voix de l'accusation.*

Un troisième, dur d'oreille, exigeait qu'on lui criât à tue-tête le texte du serment qu'il devait faire conformément à la loi; celui-ci, apprenant qu'il s'engageait à ne communiquer avec personne avant la clôture des débats, réclamait, d'une voix étranglée, le droit de converser une dernière fois avec sa femme; celui-là avait disposé devant lui une bouteille et un verre « pour prendre patience », assurait-il avec une belle voix de basse.



Voyons maintenant, d'une manière plus précise, les jurés Stavisky. J'ai leur liste sous les yeux. Bien entendu, je ne donnerai pas, avant la fin du procès, ces noms et ces adresses. Vous imaginez l'avalanche de lettres et les visites indiscrètes qui tomberaient chez ces malheureux déjà suffisamment accablés. Je peux dire qu'ils se composent d'un bistrot, d'un boucher, d'un receveur des postes, d'un menuisier, d'un industriel, d'un négociant, d'un retraité, de deux représentants de commerce, de deux pharmaciens et d'un sculpteur. Un d'entre eux est juif (Paul Lévy et Arlette Simon-Stavisky peuvent être tranquilles avec lui).

Nous avons vu quelques-uns d'entre eux. Un photographe les a surpris alors que, hors de la pompe de la Cour d'assises, débarrassés de l'aurole qui fait d'eux des juges populaires souverains, ils ne sont plus que des Français moyens, d'humbles artisans. Ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent, nous ne saurions le répéter. Aussi bien ont-ils la dignité de leur charge provisoire et sont-ils des plus discrets. Pourtant, une opinion générale peut se dégager de leurs demi-confidences entrecoupées.

« Nous en avons assez. Nous nous rendons compte que nous sommes mystifiés, et que les vrais coupables ne sont pas là. Si nous osions, nous acquitterions tout le monde en bloc, pour manifester que nous ne sommes pas dupes. »

Dans ces conditions, comment vont-ils juger ?

J'espère qu'ils ont, depuis longtemps, adopté le système simpliste, mais qui offre un maximum de garantie, des examinateurs du baccalauréat. C'est-à-dire qu'ils ont pris des notes au cours des débats sur le « climat » de chaque accusé. Qu'ils écoutent en gros, les brillantes démonstrations des avocats et qu'après chaque plaidoirie, ils donnent définitivement une note à l'accusé. Deux sur vingt par exemple à Tissier, et dix-huit à Arlette, pour prendre des extrêmes.

Ainsi, pour cette fameuse délibération. On sait que la loi prescrit que le jury, entré dans une pièce close, n'en peut sortir que son verdict établi. Deux mille questions sont posées cette fois aux juges populaires. S'ils délibèrent sur chacune, il leur faudra trois jours. C'est-à-dire qu'il faudra aménager à leur usage, une sorte d'appartement-prison, dans le Palais de Justice, où ils mangeront, coucheront, sans pouvoir communiquer avec l'extérieur et où, en principe, on ne pourrait leur faire passer des aliments qu'à bout de bras, par des guichets rapidement refermés.

J'ai l'impression que cela se passera autrement. En quelques heures, une nuit ou une journée, le désormais célèbre jury de la Seine de 1935, décidera du sort de chaque inculpé, sans se soucier du labyrinthe des questions... Puis, et c'est leur droit, ils feront appeler la Cour ! ils diront avec simplicité au bon président Barnaud :

— Voilà. Nous voulons condamner un tel à telle peine. Un tel à telle autre. Comment faut-il répondre aux questions pour obtenir légalement ce résultat ?

Le bon président prendra la liste des questions, son Code, et pointera :

— Pour condamner ce monsieur à telle peine, il faut répondre oui à la deuxième et à la neuvième question, non à la huitième et à la dixième, et spécifier, en outre, qu'il y a des circonstances atténuantes.

Et ainsi pour les autres.

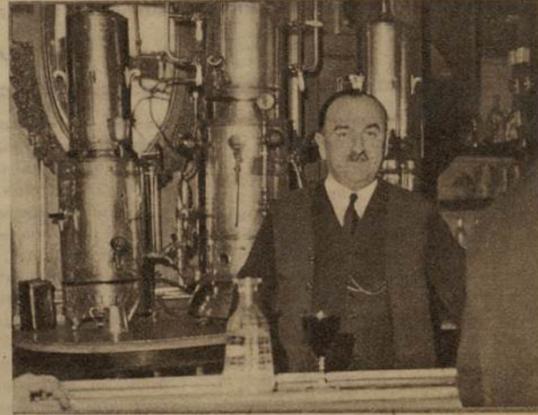
J'ai ainsi l'impression que, malheureusement, ou qui sait ! heureusement, le verdict de l'affaire Stavisky, sera hors de la mathématique, et même peut-être, hors de la logique. Il sera nerveux, sentimental.

Les douze galériens à qui l'on a demandé de sanctionner l'affaire du siècle ne pourront rendre qu'un jugement d'impressions.

Après quoi, ils retrouveront — enfin ! — la liberté de l'homme de la rue, qui aura, pour eux douze, une saveur nouvelle.

Luc DORNAIN.

# MESSIEURS LES JURÉS



...Voici, surpris par notre photographe, le juré-statuaire dans son atelier ; Au fond d'une cour, le juré-menuisier ; l'un des deux jurés-pharmaciens et enfin, le juré-cafetier.

# L'AVENTURE OCCULTE

## L'ENVOÛTEMENT AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

**C**ECI n'est pas un conte d'autrefois, mais un drame réel de la vie d'aujourd'hui. Les faits ne se passent pas dans un village perdu de Bretagne ou d'Auvergne, mais dans la banlieue d'une ville industrielle du département du Nord, couronnée de cheminées d'usines, et où les rues grondent au passage incessant des camions et des tramways. C'est dans ce décor moderne et positif que depuis trois ans s'accomplit un crime, car on ne peut nommer la chose autrement, qui nous ramène aux terreurs du moyen âge. C'est une sombre, une hideuse histoire d'envoûtement. Tout ce que je vais raconter est rigoureusement exact, mais je ne citerai, bien entendu, ni les noms ni l'endroit.

Nous appellerons, si vous le voulez bien, les protagonistes du drame M. A... et Mlle B... Ils étaient fiancés; d'un côté comme de l'autre ils se considéraient comme l'étant encore. Par malheur, il y a trois ans, un parent de M. A..., homme riche et d'un certain âge, s'éprit de Mlle B... Elle repoussa ses avances et il en conçut non seulement du dépit, mais de la haine, et il décida de se venger. Il s'adressa pour cela à un personnage alors connu dans toute la région du Nord pour s'adonner à la magie noire, aussi avide d'argent que dénué de scrupules. Quel affreux marché fut conclu entre eux? On ne le saura sans doute jamais exactement, mais ce qui est certain, c'est que M. A..., un jeune homme de bonne éducation, intelligent, très instruit et parfaitement normal, commença à montrer d'étranges bizarreries dans sa conduite, et en même temps il espaçait ses visites à Mlle B... Fait curieux, alors que loin d'elle son amour paraissait s'exalter, en sa présence il se montrait froid et gêné.

Cela continua ainsi pendant quelque temps, en s'aggravant, et le mariage, d'imminent, se trouva remis à une date incertaine. Mlle B..., qui avait été avertie de ce qui se passait (on finit toujours par tout savoir), se désolait. Sur ces entrefaites, l'envoûteur à gages mourut subitement. Cette mort se produisit dans des circonstances si singulières que la police ouvrit une enquête, qui fut bientôt close faute d'éléments. Il est cependant facile de comprendre ce qui avait sans doute dû se passer : le sorcier, qui menait de front plusieurs affaires de ce genre, s'était sans doute attaqué par mégarde à plus fort que lui et avait succombé à ce choc en retour dont les effets frappent inexorablement celui dont les maléfices manquent leur but. Quoi qu'il en soit, Mlle B... se crut délivrée du cauchemar. Il n'en était malheureusement rien.

Son persécuteur, en effet, n'abandonna pas la partie. Il s'adressa cette fois à une femme, dont les pouvoirs néfastes s'avèrent bientôt plus efficaces que ceux de son prédécesseur. En outre elle commença bientôt à « travailler » pour son propre compte, dans le but de capter la fortune de M. A..., dont l'état empira. De bizarre, sa conduite devint franchement anormale, et il montra tous les symptômes de ce que les psychiatres appellent une « maladie de personnalité ». Ce fut comme s'il y avait deux êtres en lui, deux êtres non seulement distincts, mais opposés et hostiles : la personnalité première subsistait, correcte, honnête, foncièrement éprise de Mlle B... Mais à côté il y avait une personnalité nouvelle, grossière, dévoyée, hostile à Mlle B... C'est ce que les médecins nomment la « personnalité seconde ».

Ce genre de maladie, ou plutôt de désordre mental, a existé de tout temps, mais il est heureusement très rare. On ne peut le classer dans les cas de folie, car si les deux personnalités peuvent différer du tout au tout non seulement au point de vue de la valeur morale, mais même au point de vue de l'intelligence, elles ne sont « aliénées » ni l'une ni l'autre au sens clinique du mot, elles raisonnent parfaitement bien et agissent logiquement. Autrefois on disait que les gens qui en étaient atteints étaient « possédés », c'est-à-dire qu'une entité étrangère, un démon, s'était installé dans leur corps.

Quoi qu'il en soit, M. A... est à l'heure actuelle je ne dirai pas partagé, mais cruellement déchiré entre ses deux personnalités. Tandis que la première le pousse vers le domicile de Mlle B..., la deuxième lui interdit d'en franchir le seuil. Alors M. A... erre toute la nuit devant les fenêtres de la jeune fille, en poussant des gémissements de bête blessée. Si elle ouvre pour se montrer, il s'enfuit en courant, pour revenir quelques minutes plus tard. Le jour il veut écrire à sa fiancée pour lui dire qu'il l'aime toujours, pour lui demander pardon et tenter de lui expliquer sa conduite. Mais c'est la deuxième personnalité qui guide sa main, et, à sa grande horreur, il ne réussit à tracer sur le papier que des injures ordures qu'une force invincible le porte ensuite à aller jeter à la poste. Il répète partout qu'il est un monstre, et le désespoir a ruiné sa santé. Il n'est plus que l'ombre de lui-même.

La famille de M. A..., hormis, évidemment, le premier auteur de tout le mal, et la famille de la jeune fille voudraient également intervenir; mais que faire? Il n'y a plus, à notre époque, de procès de sorcellerie, et c'est un bien, car Dieu sait à quelles horreurs ils ont donné lieu. Mais n'est-il pas inconcevable qu'aucun gendarme, qu'aucun policier n'ait le droit de mettre la main au collet d'un envoûteur avéré, même si, comme le cas est fréquent, il se vante insolent et publiquement de ses crimes?

C. KERNEIZ.

### L'étrange rêve d'un Anglais

Le 25 décembre dernier, M. Sydney Slaughter, de Sutton, raconta en se réveillant, à sa femme, un rêve effrayant, qu'il avait fait d'une catastrophe de chemin de fer. Peu de temps après, ils lisaient dans les journaux le récit de la catastrophe de Thuringen, qui concordait dans tous les détails avec la vision nocturne. M. Slaughter est d'ailleurs coutumier

du fait, et il ne compte plus le nombre d'accidents dont il a eu ainsi les visions. Un des cas les plus frappants est celui du dirigeable R-101, dont il annonça la perte tragique à ses amis, bien avant que la nouvelle n'en fût parvenue en Angleterre. Ajoutons que M. Slaughter, qui ne s'occupe pas d'occultisme, dit ne rien comprendre lui-même à cette étrange faculté qui surprend, du reste, tout le monde.

## Les astres et votre chance de la semaine JANVIER

**VENDREDI 10.** — Entre cinq et dix heures du matin un influx malveillant de Mercure sera suivi par un influx bienveillant de Vénus, et leur action conjointe favorisera en amour, toute la journée, ceux qui savent mettre l'éloquence et quelquefois le mensonge au service de leurs désirs. Ce calme, vendredi, s'achèvera par une agréable veillée, grâce à la prédominance tardive d'une réconfortante configuration jupitérienne. Conseil : Ne cherchez à tromper personne, mais gardez-vous vous-même d'être trompé par autrui.

**SAMEDI 11.** — Des aspects mutuels du Soleil et de Jupiter, de Mercure et de Vénus exerceront pendant toute la journée une influence bénéfique plus propice à nos sentiments qu'à nos intérêts. Tout ce que nous ferons non pas pour nous, mais pour des personnes que nous aimons, aura des chances de réussir. La matinée sera plus particulièrement favorable aux artistes, aux littérateurs, et les démarches qu'ils feront seront d'autant plus couronnées de succès qu'ils se seront déchargés davantage de toute appréhension. Conseil : Faisons au moins aujourd'hui une action généreuse et désintéressée.

**DIMANCHE 12.** — Sous une impulsion uranienne énergique, mais pour une fois bienveillante, ce dimanche nous trouvera alertes de corps et d'esprit et nous inspirera une véritable fringale de mouvement. Mais de malheureuses configurations lunaires, en semant les déappointements sous nos pas, nous feront perdre notre bonne humeur, et le soir venu, un triste influx de Saturne accentuera encore notre dépression morale. Conseil : Ne pas modifier par caprice les projets que nous avons formés pour ce dimanche.

**LUNDI 13.** — La Lune, en formant dès le matin des aspects discordants avec les deux planètes bénéfiques, Vénus et Jupiter, prive celles-ci de toute force pour nous aider l'après-midi à surmonter les influences hostiles d'Uranus et de Neptune. Ce jour sera donc malchanceux, et nous serons exposés à faire de redoutables « gaffes », aussi bien en affaires qu'en amour. Conseil : Nous limiter exclusivement à la routine de nos occupations quotidiennes.

**MARDI 14.** — Une position lunaire favorable ne servira que ceux qui se lèvent très tard ou très tôt, puisqu'elle se produit vers une heure et demie du matin. Mais, à partir de neuf heures, un Mercure malveillant fera souffler un vent de discord et de chicane; il répandra les médisances et les calomnies, et la soirée, sous une action irritante de Neptune, s'achèvera dans une tension nerveuse qui fera pleurer les femmes, avec ou sans raison. Conseil : Ne pas nous mêler de ce qui ne nous regarde pas.

**MERCREDI 15.** — En dépit d'une certaine paresse, dès le réveil, que nous devons à l'influence du lent Saturne, cette journée sera particulièrement heureuse pour le plus grand nombre d'entre nous. En plus de plusieurs configurations lunaires bienveillantes, Vénus et Jupiter combinent en effet dans la soirée leurs rayons bénéfiques; ne s'excluent eux-mêmes de leurs faveurs que ceux qui abritent dans leurs coeurs de noirs sentiments de haine ou d'envie. Conseil : Si vous avez quelque chose à solliciter, faites-le par lettre entre neuf heures et dix heures du soir.

**JEUDI 16.** — Le 18 décembre, Uranus et Neptune formaient entre eux un aspect violent, et la journée était marquée par une série d'événements graves dans le monde politique européen, tandis qu'en Asie un tremblement de terre faisait des centaines de victimes. Le retour, ce jeudi, de la même configuration dangereuse peut nous inspirer des appréhensions légitimes, sinon pour la journée même, du moins pour un avenir prochain. Un bon aspect entre Mars et Uranus favorisera toutefois les gens entreprenants, mais hélas ! surtout les gens batailleurs. Conseil : Ne pas provoquer le destin par des imprudences inutiles.

STARETS.

## LES ÉCHOS... ...DU MYSTÈRE

### Les animaux prophètes

Ceci nous rappelle un cas dont un de nos collaborateurs a été le témoin il y a quelques années en Corse. Pour une raison qui semblait inexplicable, les poules, un matin, refusèrent de sortir comme d'habitude de leurs poulailers ouverts; les plumes hérissées, elles se tenaient blotties les unes contre les autres, avec des « cot, cot » apeurés. A dix heures, le « libeccio », le terrible mistral corse, se levait, activant un de ces incendies de montagne insignifiants, comme il y en a toujours dans l'île de Beauté. A midi, tout le maquis brûlait, formant une ceinture de feu autour du village qui ne fut qu'à grand-peine préservé du fléau. Un grand nombre de chèvres et de moutons, et même un pâtre, périrent dans les flammes.

\*\*\*

### L'affolement des baleines

On a signalé, il y a quelque temps, le nombre inusité de baleines qui étaient venues s'échouer sur les côtes, mais on vient d'en faire un relevé, et le chiffre est impressionnant : huit dans le Yorkshire, onze dans le Lincolnshire, quarante sur la plage de Carnoustie, en Ecosse. Trois cents en tout en Tasmanie, trois cents également dans l'Afrique australe. Quels phénomènes sous-marins, communs aux deux hémisphères, ou quels avertissements mystérieux ont poussés ces malheureux cétacés à ces suicides collectifs? Comme on ne se rappelle aucun précédent, on est réduit aux conjectures.

### L'Islam et l'Éthiopie

On sait que, ses frères ayant été recueillis et protégés par le roi d'Éthiopie, Mahomet a recommandé à ses fidèles de ne pas oublier le bienfait reçu et de le rendre à l'occasion, ce qui fait que tout le monde musulman, sans exception, a pris parti pour le Négus dans le conflit italo-abyssin. Mais il y a encore d'autres liens entre l'Éthiopie et l'Islam : la première fois que l'appel à la prière fut chanté du haut d'un minaret, ce fut, sur l'ordre exprès du prophète, par un jeune esclave éthiopien nommé Bilal, qui fut ainsi le premier Muezzin.

\*\*\*

### La secte du « Lotus blanc »

Il n'y a pas que le monde musulman, c'est tout l'Orient, qui est ému par la guerre d'Afrique orientale. Les Hindous appellent l'Éthiopie la « Cinquième Inde », et, depuis des temps antérieurs à l'histoire, des pèlerins mystérieux, porteurs de consignes secrètes, ont fait la navette entre l'Abysinie et l'Extrême-Orient, jusqu'au Japon. La fameuse et redoutable secte du « Lotus blanc », qui compte des adeptes et des émissaires même en Europe et aux États-Unis, et dont la doctrine secrète procède à la fois du bouddhisme et du christianisme d'origine, a été fondée en Chine aux environs de l'an 370, par un évêque jacobite nommé Musée, originaire d'Adoua.

## CONSEILS AUX APPRENTIS MAGES

**P**LUSIEURS personnes nous ont fait observer que le titre précédent de cette rubrique prêtait à confusion, et qu'on pourrait surtout s'attendre à y trouver l'enseignement de maléfices tels que ceux dont vous avez lu ci-contre le récit. A vrai dire, j'ai précisé dès le début la distinction entre les bons et les mauvais sorciers, et j'ai dit que j'entendais par ce terme l'homme capable, en toute honnêteté, de diriger, pour son bien et celui des autres, cette partie des phénomènes naturels que, faute d'en connaître les lois, nous appelons « Sort » ou « Destin ». Néanmoins, pour éviter tout malentendu, nous l'appellerons désormais « Conseils aux apprentis Mages », et ce changement d'appellation ne changera rien aux conseils.

Nous avons vu, la dernière fois, que l'assouplissement de la volonté constituait le début indispensable de tout l'entraînement.

Il serait absurde de préparer un cheval pour les sauts du concours hippique s'il était naturellement trop faible pour se tenir sur ses jambes; il serait de même absurde d'espérer des effets extraordinaires, des effets magiques, d'une volonté incertaine et chancelante dans les circonstances habituelles de la vie. Il faut donc commencer par augmenter la puissance de la volonté en lui donnant confiance en elle-même, c'est-à-dire en lui faisant prendre l'habitude que ses ordres soient invariablement et intégralement exécutés.

Nous allons prendre comme premier champ d'expérience le plus proche, le plus accessible et, théoriquement, le plus facile, c'est-à-dire nous-mêmes. Systématiquement, nous allons commencer à nous donner des ordres, de difficulté graduée, et à veiller rigoureusement à leur exécution.

Pour le début nous nous donnerons un ordre seulement par jour. Nous y procéderons la veille, à tête reposée, en ayant soin de choisir un acte qui nous soit légèrement désagréable ou qui entraîne une rupture d'habitude. Pour ne pas compliquer inutilement les choses, nous le prendrons tel qu'aucune difficulté matérielle trop grande ne s'oppose à son accomplissement, et nous ferons alterner un ordre positif et un ordre négatif. Prenons des exemples :

Vous disposez de votre soirée vendredi. Le jeudi, avant de vous coucher, dites-vous, absolument dans le même état d'esprit que si vous donniez un ordre à un subalterne : « Demain soir, après-dîner, je lirai attentivement quatre pages de tel livre. » Naturellement, vous choisissez un livre qui ne vous intéresse pas.

Cela n'a l'air de rien et ne semble pas difficile. Mais le lendemain, un ami va vous inviter à passer la soirée chez lui ou au café, et vous allez être obligé de lui refuser, sans raison plausible. Il va se formaliser, se fâcher peut-être; n'importe, soyez inflexible. Surtout, ne cherchez pas à composer, ne vous dites pas : « Tant pis pour aujourd'hui, je reprendrai l'expérience demain », car demain ce serait la même histoire sous un autre prétexte. Imaginez-vous plutôt que vous êtes militaire et que vous devez exécuter l'ordre d'un chef. Représentez-vous, si cette image hardie ne vous effraie pas, que votre volonté a cinq galons sur les manches et que vous n'êtes devant elle qu'un simple soldat.

Quand vous rentrerez à la maison, votre femme vous annoncera peut-être qu'elle a pris des billets pour le cinéma, et cette fois il va vous falloir braver une scène de ménage qui s'aggravera sans doute quand votre épouse vous verra vous absorber dans la lecture d'un ouvrage qu'elle jugera idiot et qui le sera peut-être. N'en soyez pas troublé et laissez passer, impassible, l'averse des reproches et des sarcasmes.

Le vendredi soir, vous vous donnez pour le lendemain un ordre négatif, par exemple : « En sortant du bureau ou de l'atelier, je n'irai pas faire ma partie de cartes habituelle avec X et Z. » Naturellement, quand vous vous donnez cet ordre, il vous paraîtra relativement facile, mais, au moment de l'exécuter, il va se présenter de nouvelles complications, dont les moindres ne seront pas des préoccupations d'amour-propre : « Que va-t-on penser, que va-t-on dire de moi ? » Mais, encore une fois, soyez inexorable avec vous-même, ce qui est beaucoup plus difficile que de l'être avec autrui. Coûte que coûte, il faut que l'ordre de votre volonté soit exécuté.

Vous allez ainsi vous donner des ordres pour toute la semaine, en faisant alterner une chose à faire avec une chose à ne pas faire. Vous continuerez les semaines suivantes et, peu à peu, vous augmenterez la difficulté jusqu'à vous contraindre à faire des choses qui vous soient franchement pénibles, ou à ne pas faire des choses pour lesquelles vous avez contracté des habitudes tyranniques, par exemple en vous enjoignant de ne pas fumer de telle heure à telle heure.

Au bout d'un certain temps de pratique de cet assouplissement de la volonté, vous commencerez à faire quelques constatations curieuses. D'abord, beaucoup de choses qui vous paraissaient difficiles vous paraîtront faciles. Ensuite, ceux qui vous entourent sembleront inexplicablement et inconsciemment se conformer à votre volonté, même si vous ne l'exprimez pas à haute voix. Enfin, non moins inexplicablement, la chance commencera à vous sourire, comme si elle s'apprivoisait.

(A suivre.)

ARBELLECH.

### La suggestion phonographique

On se souvient du succès encore récent de la méthode d'autosuggestion du docteur Coué, succès déjà un peu oublié en France, mais qui se poursuit dans les pays anglo-saxons. Un Polonais établi à Londres, M. Radwan-Paglowski, en a imaginé une application originale. Il a fait impressionner toute une série de disques portant les suggestions les plus variées, se rapportant les unes à la santé, les autres aux habitudes que l'on veut perdre ou

acquérir. Le ton de la voix est grave, autoritaire. Une photographie de M. Radwan accompagne les disques; on doit la placer devant soi et la regarder; les yeux vous fixent, étrangement autoritaires. On assure qu'un fumeur endurci, après avoir contemplé pendant vingt minutes le portrait de l'inventeur en s'entendant répéter : « Vous ne fumerez plus, le tabac vous répugne », est forcé de rejeter avec dégoût la cigarette qu'il vient d'allumer machinalement, par habitude.

# UNE DÉCOUVERTE MERVEILLEUSE!

## LA POUSSE DES CILS SCIENTIFIQUE

PAS DE BEAUTE SANS BEAUX YEUX  
PAS DE BEAUX YEUX SANS DE BEAUX CILS  
PAS DE BEAUX CILS SANS « NAYIKA »

Il est indiscutable que de beaux yeux ombrés de longs cils constituent le principal élément de la beauté d'un visage. Or, s'il existe de nombreux produits pour farder les cils, UN SEUL LE NAYIKA, les fait réellement pousser.



A base de sucra de plantes, LE NAYIKA fait pousser les cils plus longs, plus nombreux et plus brillants, grâce à son action vivifiante sur leurs glandes. LE NAYIKA a en outre l'avantage de donner aux yeux un éclat incomparable. Les plus célèbres artistes du théâtre et de l'écran sont unanimes à reconnaître les résultats merveilleux qu'elles ont obtenus avec le NAYIKA.

### LE NAYIKA,

QUI N'EST PAS UN COSMETIQUE,  
A UN EFFET REEL GARANTI.

Prix du flacon : 18 francs. En vente dans toutes les bonnes maisons. Si votre fournisseur habituel en manque, écrire AUX LABORATOIRES NAYIKA, Service D, 4, rue Paul-Dupuy, Paris (16<sup>e</sup>).

LIVRES NEUFS, val. 15 fr. sold. 2 fr. liste à « Mon Poitiers », à Poitiers.

# BON - NATUREL - SAIN

# BYRRRI

# PARFAIT TONIQUE

## HYGIÈNE ET SANTÉ

# LE BAIN INTESTINAL

Régulateur des fonctions digestives  
et rééducateur de l'intestin

Les remarquables résultats observés dans l'application de la nouvelle méthode dite du bain intestinal, dans tous les cas de constipation, permettent au monde médical d'affirmer qu'à l'heure actuelle il n'existe pas de méthode plus rationnelle, plus sûre et plus simple d'arriver à la guérison complète. L'action rééducatrice qu'exerce l'Entero-Cure (bain intestinal) sur l'intestin est simple, naturelle, mécanique et rapide.

Toutes les observations faites à ce sujet sont formelles : le bain intestinal a raison en peu de temps des constipations les plus opiniâtres. Et, quand on songe que ce résultat est obtenu sans le secours d'aucune drogue, il est permis d'affirmer que le bain intestinal est actuellement une grande découverte de la médecine moderne.

A l'actif du bain intestinal, outre sa puissance de rééducation intestinale, nous devons lui reconnaître un pouvoir de désintoxication intense de l'organisme. Quel merveilleux moyen de lutte contre l'autointoxication est mis là à votre disposition. Comment lutter contre la maladie si le malade lui-même collabore avec son ennemi acharné à sa perte? C'est pourtant ce qui se produit lorsque les déchets de la digestion stagnent dans le colon et sont expulsés avec retard.

Il n'est plus besoin d'activer cette expulsion par ces drogues (purgatifs ou laxatifs) dont l'action dissolvante active le phénomène d'autointoxication. Inutile de recourir aux lavements pratiqués au bœck, à la poire ou à l'irrigateur, qui sont inefficaces puisqu'ils ne suffisent pas à dégager le colon en entier. Voici l'intérêt de la méthode du bain intestinal qui, par l'emploi d'un appareil très simple, peu coûteux, dont l'emploi, extrêmement aisé, ne nécessite aucune aide, permet l'irrigation complète du colon jusqu'à sa jonction avec l'intestin grêle.

Entrons-nous avec le bain intestinal dans ce que nous pourrions qualifier une ère nouvelle de la médecine, « la médecine pratique, à la portée de tous », puisque pour obtenir un résultat certain le seul remède proposé c'est l'eau judicieusement employée?

Que le centre d'Entero-Cure, 9, faubourg St-Honoré, promoteur du bain intestinal, soit félicité, non seulement des résultats obtenus par sa méthode, mais aussi pour l'heureuse initiative qu'il a prise d'éditer une brochure de prophylaxie intestinale très claire et très imagée, qui est envoyée gratuitement à tout intéressé. (Demander la brochure M, en joignant simplement 1 franc en timbre pour frais de retour.)

25 fr. le cent, adres. à cop. main et gr. gains à corr. Ecr. pr. modèle écrit. Ets SPIREX, B. P. 414, 50, r. Louvre, Paris R. P.

M<sup>me</sup> LEBERTON tarots, chiromancie, astrologie, graphol., de 1 h. à 7 h. ou corr. 20, r. Brey. 1<sup>er</sup> à g.

500 fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes, travail assuré tout l'an. Manuf. Vulcan, 2, Lyon.

La célèbre cartom. chirom. ALFREYA a les plus bel. signat. Cons. t. l. j. Dim. et fêtes de 11 à 19 h. Px : 20 fr. 8 bis, r. Blomet, 2<sup>e</sup> ét. Métro Volont.

Une PROBABILITÉ  
NON  
Une CERTITUDE  
grâce à la science graphologique

Pour un ESSAI qui vous convaincra,  
envoyez au

Professeur O. ROYNAM  
30, rue Washington

quelques lignes écrites par la  
personne dont vous désirez connaître  
le caractère d'une façon indiscutable.

Pour frais de poste j. 2 fr. 50

240 fr. le mille, adres. à la main. List. fourn. Répondons gratis à demand. rens. Offre sér. Ets. NATAN, Boîte 250, Paris (1<sup>er</sup>).

## NOTRE VÉRITABLE

# CHRONOMÈTRE DE PRÉCISION

N° 10 réunit les trois qualités qui doivent être exigées d'un Chronomètre :  
**PRÉCISION - ÉLÉGANCE - SOLIDITÉ**

Son mouvement, de fabrication française, est avec échappement antimagnétique à ancre 15 rubis, levées visibles, spiral Bréguet, cadran de luxe, chiffres de 1 à 24 sur 2 tours, petit cadran de secondes creusé.

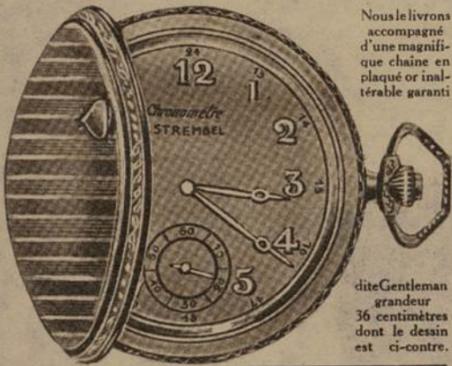
Son boîtier savonnette est en plaqué or laminé inaltérable GARANTI 10 ANS estampillé à l'intérieur par la première manufacture de boîtes de montres du monde fabriquant ce genre de forme nouvelle: lunette gougée, fond bandes artistiques ou modernes, le couvercle qui se rabat sur le verre protège celui-ci; en un mot, notre Chronomètre de précision est la reproduction exacte d'une montre savonnette en or d'au moins 1.800 francs.

Le prix de notre Chronomètre de précision n° 10 est de 350 francs, payables :

**25 francs par mois, soit avec un crédit de 14 mois**

N° 11. — Modèle supérieur, 19 lignes, boîte savonnette très robuste et très forte, forme Royale, réglage de précision, mouvement doré, spiral Bréguet, 15 rubis scientifiques. Prix, y compris la chaîne-primé : 392 francs, payables :

**28 francs par mois, soit avec un crédit de 14 mois**  
10 % d'escompte au comptant



Nous le livrons accompagné d'une magnifique chaîne en plaqué or inaltérable garanti

dite Gentleman grandeur 36 centimètres dont le dessin est ci-contre.

**POUR HOMMES.** Montre-bracelet rectangle en plaqué or laminé inaltérable garanti 10 ans, forme nouvelle à cornes, mouvement à ancre, 15 rubis, spiral Bréguet, mise à l'heure à tirage, cadran à secondes, chiffres modernes, verre de forme, boîte riche ouvrant à charnières Bracelet cuir cousu.  
N° 55.264. — Bonne qualité Prix 250 fr.  
N° 55.265. — Très bonne qualité. — 300 fr.  
N° 55.266. — Qualité supérieure. — 330 fr.  
N° 55.267. — Qualité extra. — 360 fr.  
N° 55.268. — La même montre, mais en métal chromé. — 180 fr.

Payables avec 12 mois de crédit  
10 % d'escompte au comptant

**POUR DAMES.** — En plaqué or laminé inaltérable garanti 10 ans. Empierrage 10 rubis rouges. Echappement rubis ou saphir. Balancier doré, roues laiton doré, coquet nickel colimaçoné, réglage de précision, mouvement cylindrique. Livré avec bracelet moire, fermoir plaqué or.  
N° 624. — Forme rectangle unie. — Prix 240 fr.  
N° 625. — Même modèle, ciselé. — 250 fr.



Payables 20, 24 ou 25 francs par mois  
10 % d'escompte au comptant.

Envoi franco sur demande de notre catalogue contenant: Horlogerie, Bijouterie, Instruments de musique, Imperméables, Complets et Pardessus, Carillons Westminster, Porte-Plume réservoir, Phonographes, etc.

Adresser le bulletin de commande à la

**MAISON  
PIERRE STREMBEL**  
FONDÉE EN 1906  
**LES SABLES-D'OLONNE  
(VENDÉE)**  
Ch. Postaux : NANTES 5324

**BULLETIN DE COMMANDE**

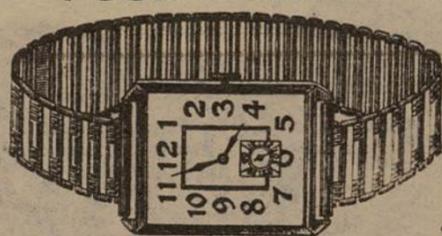
Veuillez m'adresser votre .....  
au prix de ..... que je paierai à raison de .....  
par mois, le premier versement à la réception et ensuite  
je verserai moi-même chaque mois, à la poste, au crédit du  
compte de Chèques Postaux Nantes N° 5324, le montant  
d'une mensualité, ou au comptant avec 10 % d'escompte.

Nom et Prénoms ..... Signature  
Profession ou qualité .....  
Adresse de l'emploi .....  
Domicile .....  
Le ..... 1935. D

# SENSATIONNEL...

Pour avoir toujours l'heure exacte...

## MONTRES - BRACELETS POUR HOMMES



EN MÉTAL CHROMÉ, garanti inaltérable, avec bracelet métal chromé, fermoir pratique et solide.

Forme nouvelle à cornes, mouvement à ancre, 15 rubis, spiral Bréguet, mise à l'heure à tirage, cadran à secondes, chiffres modernes, verre de forme, boîte riche, ouvrant à charnières.

N° 280 - Bonne qualité : 200 fr. Payables 20 ou 22 fr. par MOIS  
N° 281 - Qualité extra : 220 fr.

Ce même modèle en plaqué or laminé inaltérable, garanti 10 ans, avec bracelet en plaqué or, fermoir solide et pratique.

N° 282 - Bonne qualité : 275 fr. Payables 25 ou 30 fr. par MOIS  
N° 283 - Qualité extra : 315 fr.

Au comptant 10 % d'escompte

Envoi franco sur demande du catalogue général de tous nos articles vendus aux mêmes conditions de paiement.



## POUR DAMES

En plaqué or laminé inaltérable garanti 10 ans. Empierrage 10 rubis rouges. Echappement rubis ou saphir, balancier doré, roues laiton doré, coquet nickel colimaçoné, réglage de précision, mouvement cylindrique. Livré avec bracelet moire, fermoir plaqué or.

N° 621. - Forme rectangle unie. — 180 fr.  
N° 623. - Forme rectangle unie, mouv. sup. — 220 fr.  
N° 625. - Même modèle, ciselé, mouv. sup. — 250 fr.

Payables 15, 20 ou 25 francs par mois  
Au comptant 10 % d'escompte

Envoi franco sur demande du Catalogue général de tous nos articles

## Pour les ANCIENS COMBATTANTS

Notre Chronomètre "STREMBEL" se fait aussi avec boîtier en nickel patiné vieil argent orné, soit :

N° 57. De la CROIX DU COMBATTANT.  
N° 58. De la CROIX DE GUERRE.  
N° 59. De la MÉDAILLE MILITAIRE.  
N° 60. De la LÉGIION D'HONNEUR.

Prix : 195 fr.  
payables 15 fr. par MOIS  
Au comptant, 10 % d'escompte.

### A TITRE GRACIEUX

Il sera joint à chaque commande d'un chronomètre "STREMBEL" une magnifique chaîne gentleman de 35 cm. environ de longueur et dont le modèle se trouve ci-contre.

En métal Platine inaltérable pour le N° 50;  
En métal chromé inoxydable pour les N° 51, 52, 57, 58, 59 et 60;  
En plaqué or laminé inaltérable pour les N° 53, 54, 55 et 56.



Garanti 10 ans contre tous vices de construction et de matière.

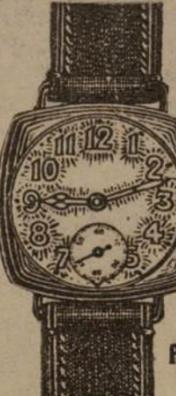
## MONTRES - BRACELETS POUR HOMMES

De forme carrée, avec bracelet cuir, cette montre est la plus pratique de toutes les montres-bracelets par son adaptation facile au poignet. Son large bracelet cuir est élégant et de fabrication soignée, il est rembourré et cousu aux anses de la montre et muni d'une jolie boucle en métal. Son mouvement de précision à ancre est d'une régularité parfaite. Elle possède un cadran lumineux permettant de :

### VOIR L'HEURE LA NUIT

En Nickel : N° 270. .... 150 fr.  
— N° 271 qual. sup. 175 fr.  
En Argent : N° 272. .... 175 fr.  
— N° 273 qual. sup. 200 fr.  
En Plaqué or : N° 274. .... 175 fr.  
garanti inaltérable  
— N° 275 qual. sup. 200 fr.

Payables 15, 17.50 ou 20 francs par MOIS  
Au comptant 10 % d'escompte



Pendant les rares loisirs que lui laissent les audiences, ce statuaire, juré dans le procès Stavisky, sculpte-t-il une allégorie de l'Affaire ?

(Pages 12 et 13, notre pittoresque reportage)

DETECTIVE

MESSEURS LES JURÉS

